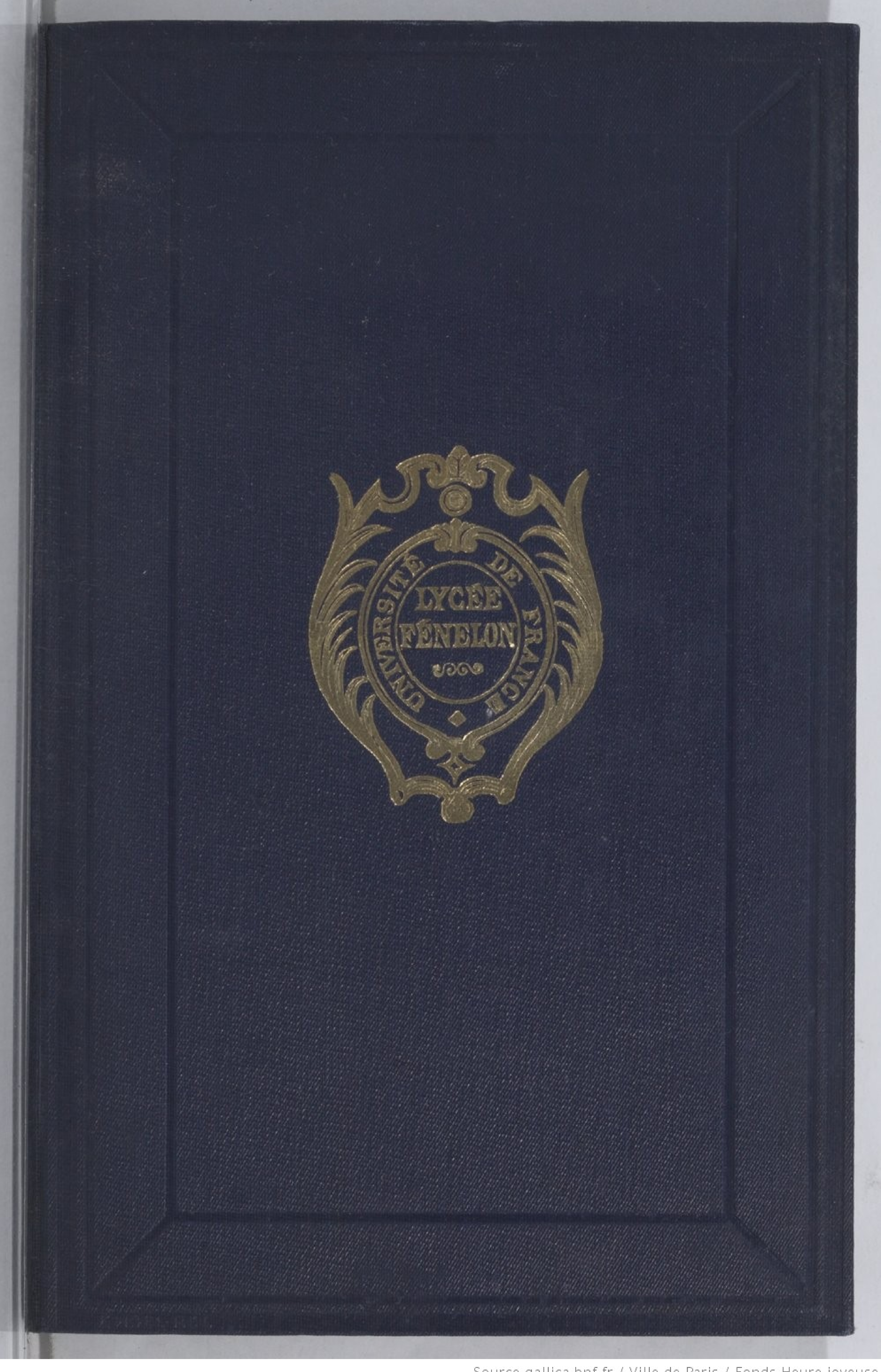


Le Pauvre François ; Ferma contre Pagliati

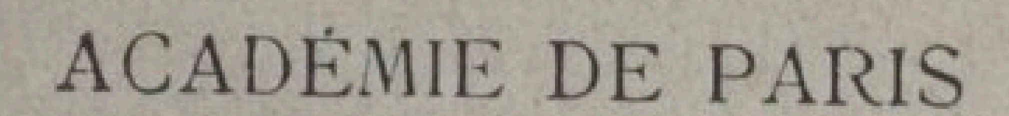


Colomb, Joséphine (1833-1892). Le Pauvre François ; Ferma contre Pagliati. 1910.


UNIVERSITÉ DE FRANCE
LYCÉE FÉNELON

Mlle Germaine Garreau

Prix de Rédaction



ACADÉMIE DE PARIS

LYCÉE FÉNELON

DISTRIBUTION DES PRIX

LE JUILLET 1912

Enseignement préparatoire *année* élémentaire B

Mlle Germaine Garreau

a obtenu le 2e Prix de Rédaction

La Directrice,

C. Perrot



Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 6,190

13

LE

PAUVRE FRANÇOIS



COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LE PAUVRE FRANÇOIS

FERMA CONTRE PAGLIATI

PAR

Mme COLOMB

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1910

[1ère édition 1886]

LE

PAUVRE FRANÇOIS

I

On causait avec animation, à la veillée, chez le fermier Michel.

« Certainement! certainement! une bonne action porte toujours bonheur, d'abord.

— Ça se dit, mais ça n'est pas sûr.

— Oh! est-il possible! Vous n'avez donc pas de cœur, monsieur Lucas? Envoyer ces pauvres enfants à l'hospice!

— Eh bien, madame Germaine, pour qui est-il fait, l'hospice?

— Si on parlait de vous y envoyer, vous, quand vous serez vieux?

— Oh! moi, il n'y a pas de risque!

— Parce que vous avez de l'argent; mais il y a bien des vieux qui n'en ont pas et qu'on n'y en-

voie pas pour cela. Leurs enfants sont trop heureux de les garder, de les soigner, de les aimer, quoiqu'ils ne puissent plus se rendre utiles. Eh bien, les petits enfants, c'est la même chose; ils gagneront leur vie plus tard; en attendant, il faut les élever. Je vous demande un peu si cela mettra les gens du village dans la misère, de donner, chacun à son tour, une écuellée de soupe et un chiffon de pain à ces innocents!

— Permettez, madame Germaine; je suis le maire de la commune, et je dois veiller aux intérêts de mes administrés. Trois enfants dont l'aîné n'a pas sept ans, c'est une lourde charge, voyez-vous. »

Germaine haussa les épaules.

« Belle charge! comme s'il ne se perdait pas assez de morceaux de pain pour les nourrir et de vieilles nippes pour les habiller! Et puis, l'aîné est très sage, on peut déjà lui donner des moutons à garder, avec un bon chien. En même temps il gardera sa petite sœur, qui ne gênera personne; et quant au petit qui ne marche pas, je vous demande un peu quelle peine il donnera dans une maison? Sa pauvre mère n'avait pas l'habitude de le dorloter; elle le mettait par terre, il se promenait à quatre pattes et s'amusait tout seul : il continuera.

— Mais si ces enfants tournent mal en grandis-



« Il se trouvera assez de vieilles nippes pour les habiller. »

sant? Pensez à la responsabilité, madame Germaine, à la responsabilité!

— Oui, vous avez de ces grands mots qu'on ne trouve que dans les livres : ça ne prouve rien. Ils tourneront mal si personne ne s'occupe d'eux, si personne ne les aime; mais, si toutes les femmes du village agissent avec eux comme des mères, si chacun leur dit de bonnes paroles et leur apprend à bien agir sans y mettre de rudesse, pourquoi voulez-vous qu'ils tournent mal? Je ne vois qu'une chose : la pauvre Marianne était toujours prête à rendre service et ne regardait pas à se donner de la peine pour son prochain; le malheur est tombé sur elle, elle a perdu son mari, elle s'est tuée de fatigue pour gagner la vie de ses enfants; il est bien juste qu'on leur rende le bien qu'elle a fait aux enfants des autres. En a-t-elle soigné quand ils étaient malades! en a-t-elle gardé quand les mères ne pouvaient pas s'en occuper! Vous avez beau dire, monsieur le maire, il faut adopter ces enfants-là. Nous nous en chargerons, nous, les ménagères, et vous verrez que personne ne s'en plaindra. N'est-ce pas, ma mère? n'est-ce pas, Jeannette? n'est-ce pas, Julienne? n'est-ce pas, madame Grelondeau? »

Et Germaine se tournait en parlant vers les personnes qu'elle avait interpellées, habitantes comme elle du village de Saint-Aubin-le-Vieil.

Elles étaient réunies pour la veillée autour du foyer où rougissaient de joyeux tisons, et toutes, la vieille fermière Jeannette avec sa quenouille, Julienne avec son rouet, et la vieille Grelondeau



La vieille Jeannette avec sa quenouille

avec son tricot, hochaient la tête en signe de consentement. Le fermier Jean Michel, le mari de Germaine, souriait d'aise, tout fier d'avoir une petite femme qui avait si bon cœur et qui parlait si bien ; et son père, le vieux Michel, vénérable comme un patriarche, avec ses cheveux blancs

sortant de dessous son bonnet de laine bleue, paraissait tout attendri.

« Si vous le voulez tous, c'est une affaire faite, dit Lucas; mais rappelez-vous que je m'en lave les mains, si cela tourne mal....

— Eh non, mon cher Lucas! dit le vieux Michel. Comme dit Germaine, une bonne action porte bonheur; et ces trois petits nous serviront à éduquer nos enfants. Vous verrez que les plus étourdis, quand on leur aura confié un des orphelins, auront grand soin qu'il ne lui arrive pas de mal, et que nos grandes filles mettront un peu de côté leur coquetterie et leur amour de la toilette pour les habiller de leur ouvrage. Il n'y a rien qui profite comme la peine qu'on se donne pour autrui.

— Encore quelque chose qui n'est pas bien sûr! marmotta le maire.

— Eh si! quand ce ne serait que le contentement qu'on en retire. C'est la seule récompense que cherche un homme qui a du cœur, quand il entame une besogne pénible pour l'utilité de son prochain : s'il lui en arrive une autre par-dessus le marché, tant mieux; mais ce n'est pas l'intérêt qui l'a soutenu et qui lui a rendu le cœur joyeux pendant qu'il se donnait du mal, vous pouvez m'en croire.

— Je veux bien, monsieur Michel; vous êtes

un homme d'âge et d'expérience, vous devez savoir ce que vous dites. Mais ça n'est tout de même pas commun, de se donner de la peine pour autrui; là, j'entends de la vraie peine, pas de ces petits services qu'on rend toute la journée, parce qu'ils ne vous coûtent guère.

— Ça se trouve encore plus souvent que vous ne croyez. Voulez-vous que je vous raconte une histoire?

— Une histoire vraie? Ça nous changera des contes de nos femmes, qui sont pleins de loups-garous et d'autres bêtises de l'ancien temps. Racontez, père Michel. »

Lucas tira son tabac de sa poche et se bourra une pipe pour mieux écouter; Julienne arrêta son rouet et prit le tricot de dame Grelondeau pour la reposer, et chacun se rapprocha du vieux Michel. Il faisait bon dans la grande cuisine de la ferme; au dehors, le froid piquait, et les étoiles brillaient comme des diamants bleuâtres à travers les petites vitres. Le père Michel jeta un regard amical à sa femme, se recueillit un instant, et commença à parler, en caressant doucement un grand chien de berger qui s'était installé entre ses jambes, le museau sur son genou.

II

— Il y a bien longtemps... quarante ans, ou même un peu plus... un pauvre garçon qui traversait un bois fut attaqué par de mauvais gars qui voulaient le voler. C'était pourtant dans un pays tranquille, et le pauvre garçon que je veux dire n'avait guère la mine d'un richard; mais les mauvais gars venaient de quitter la ville où ils demeuraient, par crainte de la police, et ils volaient en route pour ne pas perdre leur temps. Ils auraient mieux aimé tomber sur un millionnaire, bien sûr; mais, la nuit, tous les chats sont gris, et ils attaquèrent François faute de mieux (il s'appelait François de son nom de baptême).

Le malheur, c'est qu'il ne voulut pas se laisser enlever tranquillement une trentaine de francs qui étaient tout son avoir; et, quoiqu'il fût très affaibli par une maladie qu'il venait de faire, il tomba sur eux à coups de poing et à coups de soulier

ferré. Mais ils étaient trois, et ils avaient des couteaux et des bâtons : en cinq minutes, François se trouva étendu sur le dos au bord du chemin, sans autres vêtements que son pantalon et sa chemise, qui ne valaient rien. Sa casquette, ses souliers et sa veste avec ce qu'il y avait dans les poches, étaient partis avec les voleurs. Il essaya de se relever pour courir après eux, mais il ne put y réussir : la tête lui tourna, et il s'évanouit.

Le lendemain matin, au petit jour, un bûcheron passa par là. Quand je dis un bûcheron, ce n'est pas tout à fait cela; il était bien vieux, le pauvre homme, il aurait été fort en peine d'abattre un chêne ou seulement de l'ébrancher. Mais il venait dans la forêt pour se faire un fagot de bois mort; et il fut bien étonné d'y trouver un homme couché, pâle comme un mort, avec du sang tout autour de lui. Bien des gens seraient partis au plus vite pour s'en aller chercher la justice; mais c'était un brave homme, et il s'agenouilla auprès de François et chercha à le ranimer. Seulement, il n'avait pas l'habitude de soigner les malades, et au bout d'un instant, quand il vit que le blessé n'ouvrait pas les yeux, il le quitta pour aller chercher sa femme, qui saurait mieux que lui ce qu'il y avait à faire.

La mère Suzon était une femme de sens. Au lieu de perdre son temps à pousser des hélas!

elle prit bien vite une cruche d'eau fraîche, du linge, des herbes bonnes pour les blessures, qu'elle avait en provision, et une petite goutte d'eau-de-vie qu'elle gardait pour les occasions



Il venait pour se faire un fagot de bois mort.

extraordinaires. Elle eut vite fait de ranimer le pauvre François ; mais il avait perdu tant de sang que toute sa force était partie; il eut beau faire, il ne put jamais se relever, même avec l'aide des deux bons vieux.

« Nous ne pouvons pourtant pas le laisser là,

dit Suzon. Si nous étions dans une prairie, on pourrait essayer de le traîner; mais sur ce chemin raboteux il rendrait l'âme avant d'arriver. Il faut absolument l'emporter. Cours bien vite chercher la civière, mon homme, pour que nous le mettions dessus. »

Le brave homme mit du temps à aller chercher sa civière, et, quand il l'eut rapportée, il commença par s'asseoir sur l'herbe pour se reposer et s'essuyer le front. Puis il prit François par les épaules, pendant que sa femme le prenait par les jambes; et, sans trop le secouer, ils l'étendirent sur la civière.

« Allons, du courage, mon Pierre! » dit Suzon en se baissant pour prendre le brancard.

Puis, se ravisant, elle fit boire à son mari le reste de l'eau-de-vie, pour lui donner des forces; et tous deux enlevèrent la civière et le blessé.

La maison des deux vieillards n'était pas bien éloignée; mais le voyage fut long, et les porteurs se reposèrent souvent. Le père Pierre, tout haletant, tout ruisselant, s'arrêtait tous les vingt pas pour souffler.

« Un peu de courage, mon homme! lui disait Suzon en lui souriant.

— Oui, ma bonne femme! » répondait-il; et il se remettait en marche.

François trouva la route longue; mais il n'avait

même pas la force de se plaindre. Il sentit qu'on le déposait sur un lit, qu'on pansait ses blessures, qu'on lui mettait du linge propre et sec ; il se trouva si bien, entre des draps blancs, la tête sur un oreiller, qu'il fit un grand effort pour parler et remercier ses hôtes ; mais il ne sortit de ses lèvres qu'une espèce de murmure rauque.

« Il veut quelque chose : à boire, peut-être ! Prends vite une tasse, Pierre, et va lui chercher du lait. »

Goutte à goutte, la mère Suzon fit boire au blessé le bon lait encore tiède ; et le pauvre garçon s'endormit.

III

Quinze jours après, il était encore dans le lit où les deux vieillards l'avaient apporté. Il revenait lentement à la vie; ses blessures étaient fermées, mais ses forces ne revenaient pas; il restait comme engourdi et ne pouvait ni agir ni penser. Il sentait pourtant la bonté de ses hôtes; il avait essayé de demander où il était, de s'excuser, mais Suzon n'avait pas écouté ses excuses et l'avait seulement engagé à se guérir vite, parce qu'elle ne le laisserait pas partir malade. Il n'avait pas insisté; il avait la tête si faible! Il ne s'était seulement pas demandé si ces braves gens étaient pauvres ou riches.

Il apprit qu'ils étaient pauvres, un soir qu'ils parlaient de lui, le croyant endormi.

« Pauvre garçon! disait le père Pierre, il ne revient pas vite. Ce n'est pas faute de le soigner pourtant. Qu'est-ce qu'on pourrait donc faire pour le guérir?

— Je crois bien qu'il lui faudrait de la viande! répondit la mère Suzon d'un ton mystérieux.

— Eh bien, je pourrais aller demain en chercher à la ville.

— Le boucher ne t'en donnera pas sans argent... et je n'ai pas d'argent.

— C'est vrai! nous, nous n'avons pas besoin d'argent, avec du lait, du pain, des pommes de terre,... mais pour un malade il faudrait de la viande.... Tu n'as rien que tu pourrais vendre? »

François n'entendit plus bien le reste; il comprit qu'il était question de croix d'or, de chaîne d'argent, d'agrafes de mante, et que l'on comparait la valeur de ces objets. La nuit passa là-dessus; et le lendemain, quand François se réveilla, la mère Suzon n'était pas là, et c'était le vieux Pierre qui s'occupait du ménage. Quand Suzon revint, elle avait un air triomphant, et elle gronda son homme de ce qu'il n'avait pas allumé le feu et rempli la marmite d'eau. Elle se hâta de le faire et mit un beau morceau de viande dans la marmite Ce jour-là, François mangea de la viande, il but plusieurs fois du bouillon et se trouva tout réconforté; mais il remarqua que la mère Suzon n'avait plus à sa ceinture la chaîne d'argent au bout de laquelle pendait son couteau, depuis que François la connaissait.

« Elle l'a vendue, et c'est pour moi ! » se dit-il, en remarquant que ses hôtes ne touchaient ni à la viande ni au bouillon. Il en eut honte, et, par un effort de volonté, il se leva de son lit et réussit à rester debout, à la grande joie de la brave femme.

Depuis ce jour-là sa guérison marcha vite. En une semaine il reprit assez de forces pour se lever presque toute la journée, aller, venir, et même à la fin aider un peu dans la maison. Il put aussi causer avec ses hôtes, leur exprimer sa reconnaissance.

« Vous ne me connaissiez pas ! disait-il ; pourquoi donc vous êtes-vous donné tant de peine pour moi ? »

Ils paraissaient tout étonnés.

« Eh ! répondaient-ils enfin, est-ce que nous pouvions vous laisser mourir dans le bois ! »

Peu à peu ils firent connaissance. François raconta aux deux vieux qu'il était un enfant de l'hospice, élevé dans une ferme, d'où on l'avait renvoyé à treize ans, parce qu'on n'avait pas besoin de ses services, et que l'hospice ne payait plus pour lui. On l'avait placé à la ville, il avait fait plusieurs métiers ; maintenant il avait vingt ans, et il voyageait, cherchant de l'ouvrage, quand il avait été attaqué et volé.

Son histoire n'était pas gaie ; mais celle de ses

hôtes était bien plus triste. Lui, il était jeune, il avait l'avenir devant lui; mais eux! après une longue vie de travail sans repos, ils espéraient pouvoir jouir un peu de leurs derniers jours : il leur restait un fils, si fort, si dur à la fatigue, si alerte à l'ouvrage, et si bon garçon! Comme leur petit bien était en bel état quand il vivait! on ne manquait de rien dans la maison. Il se serait marié avec une bonne travailleuse; à eux deux ils auraient agrandi la propriété, et les vieux parents auraient eu une fin de vie bien douce au milieu de leurs petits-enfants. Mais Dieu ne l'avait pas voulu; une mauvaise fièvre avait emporté leur fils, et depuis ce temps-là ils n'avaient plus eu une minute de joie.

« Sans compter, ajoutait la mère Suzon, que mon Pierre a soixante ans passés, et que je ne suis pas jeune non plus.... Nous travaillons tant que nous pouvons, mais il y a plus d'ouvrage que nous n'avons de force.... Enfin, tant que nous pourrons soigner la vache et labourer le champ de pommes de terre, il ne faudra pas nous plaindre,... mais c'est triste tout de même de ne plus voir de jeunesse autour de soi! »

IV

Le jour où la vieille Suzon conta ses peines à François, il ne lui répondit rien, et elle put le croire insensible. Mais il ne l'était pas, oh non! et s'il n'avait pas parlé, c'est qu'il avait en tête trop de pensées à la fois. D'abord, il n'en revenait pas de la bonté de ses hôtes. Comment! ils avaient déjà tant de peine à vivre, et ils avaient pris cette lourde charge d'un homme blessé, qu'il fallait soigner comme un petit enfant, et puis nourrir; qui leur coûtait, et qui ne pouvait pas seulement payer sa dépense, puisque les voleurs lui avaient pris tout ce qu'il possédait. Maintenant il était là, chez eux, portant les vêtements de leur fils, couchant dans son lit, tenant sa place dans leur maison.... Que devait-il faire? Ce qu'aurait fait leur fils, d'abord; et François se mit petit à petit à travailler pour diminuer la peine des deux vieillards. Au commencement,

il n'avançait guère à la besogne; dès qu'il avait tiré un seau d'eau ou changé la litière des bêtes, il était obligé de se reposer, tant les jambes lui tremblaient et tant la sueur lui coulait du front. Mais il se fortifia peu à peu; si bien qu'un matin où il vit le père Pierre prendre sa faux pour aller faire les foins dans la prairie, il le suivit avec l'idée de l'aider, si c'était possible.

Il y a comme cela dans la vie des jours qu'on n'oublie pas. Ce matin-là, le temps était beau, c'est-à-dire que le ciel était tout rose et donnait des idées de gaieté, pendant qu'au-dessus des prés il y avait un brouillard gris clair, comme une fumée, qui enveloppait les haies, les arbres, les toits : on marchait sans voir où l'on allait, et l'on cherchait à deviner ce qu'on avait devant soi, si c'était une maison ou des arbres, un ruisseau ou un chemin. En approchant, on reconnaissait à quoi on avait affaire, et cela vous causait un plaisir dont on ne peut pas se faire idée quand on n'a pas vécu à la campagne. Et puis le soleil montait et buvait la brume; toutes les gouttes de rosée qui couvraient les prés et les haies se mettaient à briller; les alouettes sortaient des sillons et montaient au ciel tout droit en chantant leur chanson. François regardait, il écoutait, et il se sentait heureux comme il n'avait jamais été heureux de sa vie. Quand

on a été élevé à la campagne, on ne sait pas combien on l'aime ; on s'en va, on court le monde, on peut se trouver très bien dans les grandes villes, quoique pourtant il vous y manque toujours quelque chose, mais enfin on ne se plaint pas de son sort. Mais, si on revient aux champs, on ne peut pas s'empêcher de se sentir le cœur tout remué ; il vous semble que c'est un autre qui s'est éloigné, qui a vécu ailleurs, tant on se reconnaît, tant on se retrouve à sa place. François en était là ; il se retrouvait chez lui dans ces chemins verts où il marchait à la suite du père Pierre, et il lui revenait une foule de souvenirs du temps où il voyait comme cela l'alouette s'envoler du sillon, quand il s'en allait, sa gaule à la main, conduire les bêtes au pâturage. Il ne se rappelait plus qu'il avait été malade et blessé ; et, quand le père Pierre s'arrêta et commença à coucher sa faux contre la grande herbe, il la lui prit des mains en lui disant :

« Laissez-moi essayer, père Pierre ; ça me connaît : j'ai été élevé à la campagne, vous savez bien. »

Il faucha, il faucha ; il ne s'y prenait pas très bien d'abord, mais il avait si bonne volonté ! il eut tôt fait son apprentissage. Seulement, la première fois qu'il s'arrêta pour reprendre haleine, le vieux Pierre, voyant qu'il n'en pouvait plus,

lui ôta la faux des mains et se mit à faucher à son tour.

A eux deux, en se relayant, ils eurent bientôt fini le pré, et François parlait d'en entamer un autre; mais le père Pierre ne voulut pas lui per-



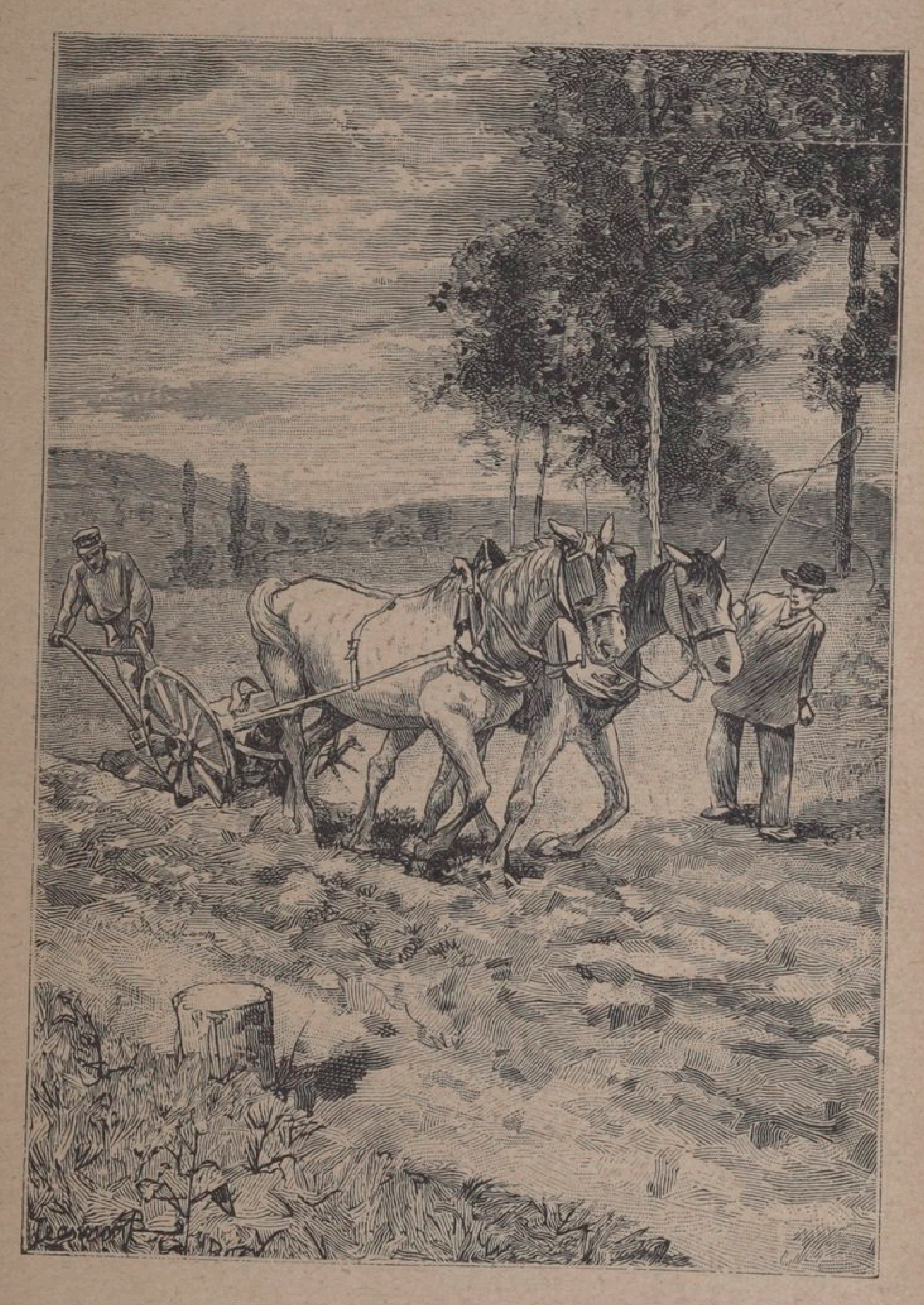
A eux deux ils eurent bientôt fini le pré

mettre de se fatiguer davantage, et ils revinrent tous deux à la maison, où Suzon fut bien étonnée de les revoir sitôt. Quand son mari lui eut raconté pourquoi la besogne avait été si vite faite, elle regarda François d'un air attendri et dit, en lui appuyant doucement la main sur l'épaule :

« Le brave garçon! »

François fut aussi content que si c'eût été une caresse de sa mère, qu'il n'avait jamais connue.

Il se remit peu à peu à tous les travaux de la campagne. Ce n'était pas du nouveau pour lui; il avait fait ou vu faire tout cela autrefois, quand il était enfant, et c'était avec joie qu'il se sentait redevenir paysan. Il reprenait ses forces, et il était tout aise de les employer au service des deux vieux époux. Le temps s'écoulait, et il restait chez eux, sans qu'on lui dît : « Ne partez pas! » et sans qu'il dît : « Je reste! » Il voulait, avant de s'en aller, remettre leur bien en bon état, comme il avait dû être pendant que leur fils vivait; il ne pouvait pas faire moins, pensait-il, pour les remercier de leur charité. Et puis, comme les gens de bonne volonté prennent toujours intérêt à la besogne qu'ils font et ont pour première récompense le plaisir qu'ils y prennent, François se sentait tout joyeux lorsqu'il voyait la vache luisante de bonne santé, le cochon gras à ne plus se tenir sur ses pattes, la basse-cour en bon rapport, et les champs couverts de beau blé dru et bien nourri. Il avait nettoyé la mare aux canards, qui ne s'en portaient que mieux; il avait réparé les murs de la maison, les volets de la fenêtre, les barrières des champs; car à la ville il avait servi chez différents ouvriers et appris un peu de plusieurs métiers. Et puis Suzon n'avait plus besoin de tirer de l'eau du puits, ni Pierre de fendre du bois; tous les ouvrages pénibles se trouvaient faits dès le matin, comme par



Il voulait remettre leur bien en bon état.

un fils tendre et courageux, ou par un domestique zélé comme on n'en voit guère.

« Quelle chance nous avons eue de recueillir ce garçon! se disaient-ils souvent. Nous sommes trop heureux, vrai, trop heureux! Quel dommage que cela ne puisse pas durer! »

Et la vieille Suzon, qui avait l'âme tendre, ajoutait en soupirant :

« Il me semble par moments que c'est mon pauvre gars! Est-ce que tu ne trouves pas qu'il lui ressemble? Il est brun, et le nôtre était roux; il est plus grand, plus mince, et il a la figure longue au lieu de l'avoir ronde; mais, c'est égal, il y a quelque chose,... et puis il a toutes ses bonnes qualités. »

V

Quand François eut mis le bien de ses hôtes au point où il voulait, il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avec les nippes de leur fils sur son dos; et il n'en avait pas d'autres, puisque les voleurs lui avaient pris les siennes. Il fallait qu'il en achetât; et pour cela il fallait qu'il gagnât de l'argent. Grand embarras! où pouvait-il gagner de l'argent, dans cette campagne où il ne connaissait seulement pas de village? François ne s'était guère éloigné de la maison du père Pierre; il avait vu par-ci par-là des toits de fermes dispersées dans le pays; mais y avait-il aux environs quelque bourg ou gros village où il pût trouver de l'ouvrage, il n'en savait rien, et il n'osait pas le demander aux deux vieillards.

Comme il réfléchissait, il vit venir dans un chemin un groupe de gens qui n'avaient pas l'air d'être du pays. Ils s'arrêtèrent en le voyant, et l'un

d'eux lui demanda « s'il ne connaîtrait point de fermes où l'on aurait besoin d'ouvriers pour la moisson ». François leur en indiqua plusieurs, qu'il connaissait de nom seulement, où ils pourraient se renseigner; et, quand ils furent partis, il se hâta de terminer son ouvrage. Il était occupé à moissonner le champ du père Pierre : un beau champ en pente, bien étalé au soleil, où le blé avait mûri au moins huit jours plus tôt qu'ailleurs. Et il s'en alla, lui aussi, à la recherche de journées à gagner.

L'idée était bonne. Quand le blé est mûr, il faut se hâter de le couper, avant que le soleil le dessèche trop, ou qu'il vienne des pluies qui le versent et le fassent pourrir; chaque ferme n'a pas assez de bras pour faire sa moisson, et les maîtres accueillent volontiers les bons travailleurs. François fut engagé tout de suite : on savait dans le village — car il y avait un village à quelque distance, quoiqu'il ne l'eût pas vu — que le père Pierre avait recueilli et soigné un garçon blessé, qui, depuis qu'il était guéri, travaillait comme quatre hommes pour lui prouver sa reconnaissance : on n'allait pas refuser un pareil ouvrier.

Ce fut alors que François avala les morceaux doubles, en fait d'ouvrage, s'entend! Il tenait à ce qu'on ne souffrît pas de son absence « à la

maison », comme il disait, tant il s'y sentait chez lui. Il prit donc sur son sommeil, et s'évertua à aller aussi vite qu'il put, sans toutefois brocher la besogne, ce qui n'eût pas été bien; et il gagna de bonnes journées tant que dura la moisson.

Quand la moisson fut finie, il profita de son premier jour de liberté pour s'en aller à la ville, et il en revint avec des habits neufs et un petit paquet soigneusement enveloppé dans du papier. Il regardait de temps en temps ce papier ; et il riait, il fredonnait, il sifflotait, comme un homme qui est content et qui a trouvé un bon tour.

Il entra dans la maison.

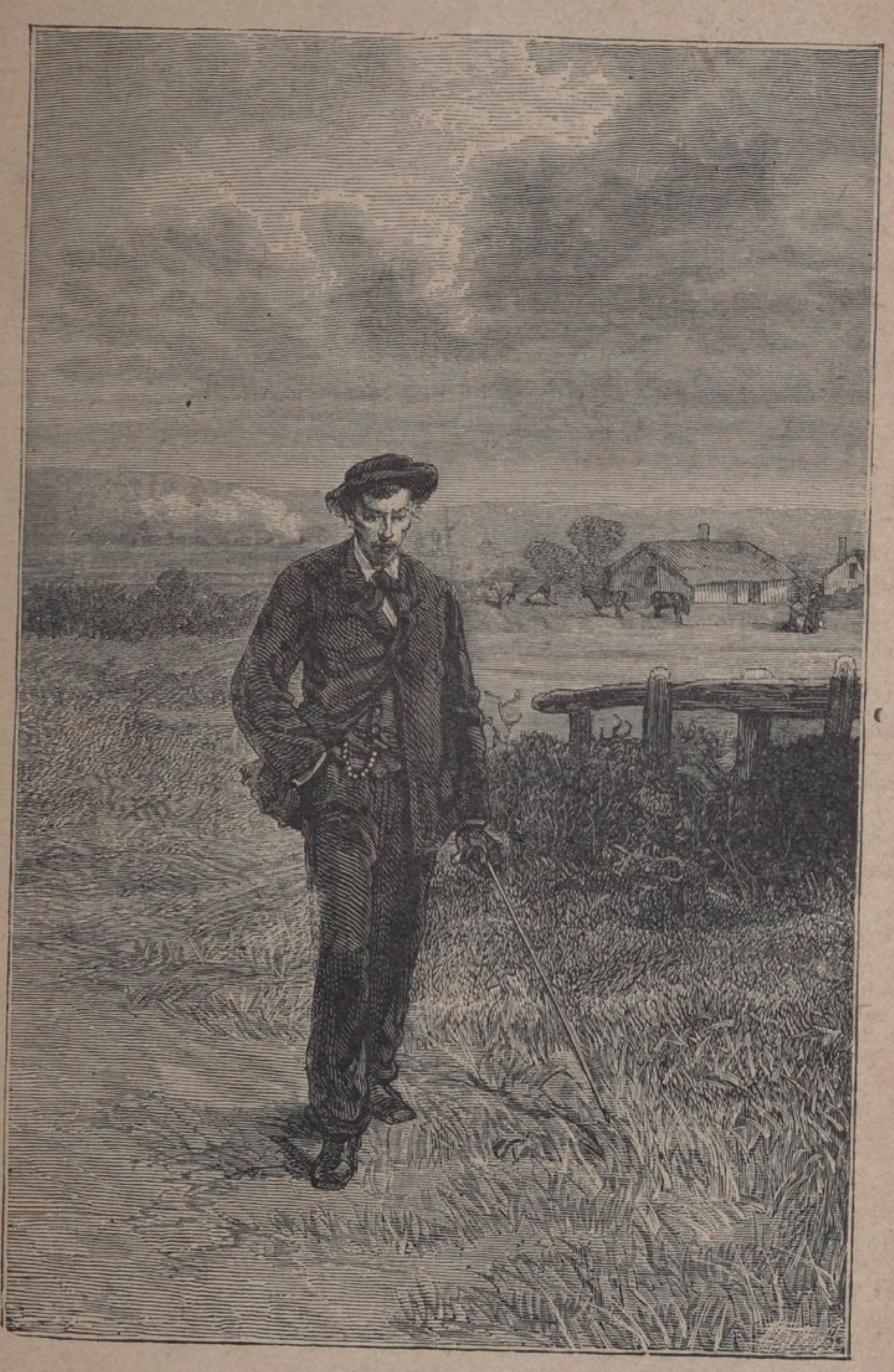
« Prêtez-moi donc votre couteau, mère Suzon, dit-il.

— Le voilà : pour quoi faire? »

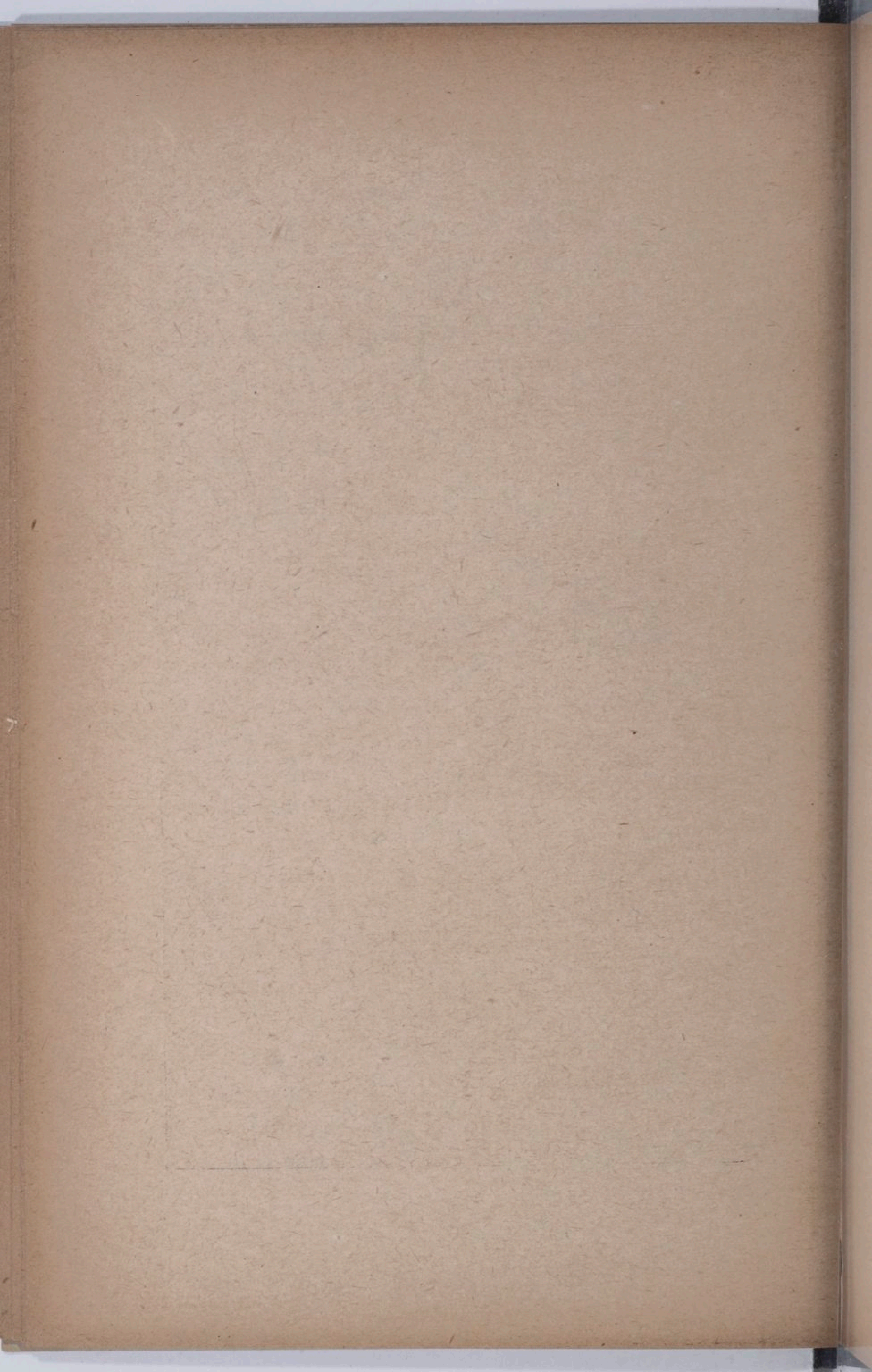
Et François, riant toujours, défit son petit paquet : une belle chaîne d'argent se déroula, et il y attacha le couteau de la bonne vieille; puis il lui mit à sa ceinture le crochet qui tenait à la chaîne et se recula de deux pas pour bien voir l'effet.

« Vous plaît-elle, mère Suzon? Je suis si content de pouvoir remplacer celle que vous avez vendue pour moi, quand j'étais malade! »

La mère Suzon souleva la chaîne, la regarda, regarda François; et, s'apercevant qu'il était habillé de neuf :



Il profita de son premier jour pour s'en aller à la ville.



« Oh! mon Dieu! dit-elle toute saisie et les larmes aux yeux, est-ce que tu veux nous quitter, garçon? »

Le père Pierre semblait tout retourné, lui aussi; seulement, comme c'était un homme, il voulut se montrer brave et dit à Suzon :

« Tais-toi, femme; c'est bien naturel qu'il s'en aille, ce garçon : la vie n'est pas gaie pour la jeunesse, avec deux vieux comme nous. François nous a fait assez de bien, nous n'avons rien à dire. Sois heureux, mon garçon; après la mort de notre fils, je croyais bien que nous n'aurions plus jamais de joie en ce monde, et tu nous en as donné. Pense à nous quelquefois... pour nous.... »

Il ne finit pas ce qu'il avait à dire, parce qu'il se mit à sangloter. Et François, qui s'en allait par discrétion, quoique le cœur lui saignât de les quitter, comprit enfin qu'ils tenaient à lui autant qu'il pouvait tenir à eux.

« Ah! si c'est comme ça! s'écria-t-il. Vrai? vous désirez que je reste? vous m'aimez? vous avez du chagrin de mon départ? Mais je ne demande qu'à rester, moi! je vous aime de tout mon cœur, et ce sera ma joie de ne pas vous quitter, de travailler pour vous, d'être votre fils, enfin! Pensez donc, moi qui n'ai jamais eu de parents! Je reste, *maman* Suzon, je reste! »

Il les embrassait, et tous trois riaient et pleu-

raient tout ensemble. Puis, quand ils se furent calmés, François alla ôter ses habits neufs, qu'il gardait, dit-il, pour conduire sa mère Suzon aux foires et aux fêtes des environs, quand il y en aurait, et il remit les vêtements de travail du fils de la maison : il était décidément *chez lui*.

VI

— Que direz-vous de cela, monsieur Lucas? Vous direz peut-être bien : « Tiens! il ne faisait pas une si mauvaise affaire, ce garçon; les vieux avaient du bien, et ils ne pouvaient pas manquer de faire de lui leur héritier. Et quant à eux, ils gagnaient un bon serviteur, et un serviteur qui ne parlait pas de gages, encore! » Eh bien, si vous raisonnez de la sorte, vous vous trompez : François ne pensait pas du tout à ce qui pourrait lui revenir après la mort des vieux. Il aurait été bien fâché de penser à leur mort, d'ailleurs; tout ce qu'il souhaitait, c'était de les faire vivre jusqu'à cent ans, pour le plaisir de jouir de leur société. Et pour eux, ce qui les touchait, ce n'était pas tant l'ouvrage qu'il faisait dans la maison que l'amitié qu'il leur témoignait; ils lui répétèrent souvent par la suite qu'ils se trouvaient bien récompensés de l'avoir ramassé sur le

chemin : pour une si petite peine, disaient-ils, ils avaient gagné un fils pour leurs vieux jours.

Ils menèrent tous les trois ensemble une vie très heureuse. François achevait de s'instruire dans les choses de la campagne, de façon à devenir tout à fait un bon cultivateur. Et, comme le petit bien du père Pierre ne suffisait pas à l'occuper, il continuait à se louer aux fermiers des environs, qui le prenaient volontiers, parce qu'il ne regardait pas à sa peine et travaillait aussi bien quand on ne le voyait pas que quand on le voyait.

L'hiver se passa; François ne regrettait pas la ville. Il pensait quelquefois aux soirées de l'année précédente, où, quand il avait fini son ouvrage chez ses maîtres, il montait se coucher, sous les toits, dans une petite chambre froide, à moins qu'il ne se laissât entraîner par des camarades à aller au cabaret, d'où il sortait la tête lourde, les yeux troublés par la fumée de tabac, et la bourse légère. A présent, comme il trouvait doux de s'asseoir sous la haute cheminée, à côté du père Pierre, qui fumait lentement sa pipe et l'éteignait parfois pour raconter quelque aventure de son jeune temps! La mère Suzon filait sa quenouille, et le chat ronronnait dans les cendres chaudes; il faisait chaud dans la chambre, et l'on n'entendait

aucun bruit au dehors. Ou bien, si par les mauvais temps le vent grondait, si la pluie battait les volets, on n'en sentait que mieux le plaisir d'être à l'abri. François s'occupait à quelqu'une de ces besognes qui peuvent se faire sans grande lumière; ou bien, quand l'ouvrage lui manquait, comme cela arrive souvent en hiver, il prenait un livre (il avait acheté à la ville quelques vieux volumes qu'il connaissait), et, se rapprochant, pour voir plus clair, de la chandelle fichée dans sa tige de fer fixée au landier, il lisait tout haut une histoire, que Pierre et Suzon trouvaient toujours très belle. Et, quand l'histoire était finie, ils en causaient tous les trois et se faisaient part des idées qui leur étaient venues en la lisant et en l'écoutant. Puis François se levait, allumait sa chandelle et souhaitait une bonne nuit aux deux vieillards. Oh! c'étaient de bonnes soirées, que ces soirées-là! On s'habitue à tout, dit-on, et l'on ne fait plus attention aux choses, une fois qu'on y est accoutumé ; eh bien, tout le temps que ce bonheur-là dura, François eut toujours le même plaisir, tous les soirs, à s'entendre dire : « Bonsoir, mon garçon! » par Suzon et Pierre. Ils mettaient dans ces deux mots « mon garçon » quelque chose qui marquait, pensait-il, qu'ils l'avaient bien adopté dans leur cœur et qu'ils l'aimaient comme s'il eût été réellement

leur garçon. Et sûrement François ne se trompait pas.

Le temps ne lui sembla point long pendant les deux années qui suivirent : quand on est heureux et qu'on est très occupé, est-ce qu'on s'aperçoit que le temps passe? Dans la belle saison, François se louait aux cultivateurs des environs, et il pouvait ainsi procurer à ses chers parents adoptifs bien des petites choses qui leur faisaient plaisir, surtout, je crois, parce qu'elles leur marquaient sa reconnaissance.

Au bout de deux années, il arriva que François alla offrir ses services à un fermier nouvellement établi dans le pays et que nous nommerons, si vous voulez, M. Mathurin. Il avait pris à ferme un bien très étendu, avec un long bail, et il se donnait beaucoup de mal pour que tout marchât bien chez lui. Il y prenait plus de peine que bien d'autres, parce qu'il n'y avait d'hommes dans la maison que lui et son frère aîné, et qu'ils n'étaient plus bien jeunes tous les deux. Ce fut au temps de la moisson que François fit sa connaissance; mais au temps des foins il avait déjà beaucoup entendu parler de lui et de sa famille par les gens du pays, qui causaient tout en fauchant, en fanant ou en se reposant à midi à l'ombre des haies. On disait qu'il était dur, strict à réclamer son dû, et sans pitié pour les flâneurs :

aussi, bien des gens allaient chercher de l'ouvrage ailleurs que chez lui. Pour sa femme et sa fille, les petites gens les estimaient et les aimaient pour leur bonté, leur honnêteté et leur justice; mais les riches fermiers, qui faisaient élever leurs filles au couvent comme des demoiselles de la ville, parlaient d'elles avec assez de dédain. M. Mathurin, qui n'était point pauvre pourtant, n'avait jamais voulu mettre sa fille en pension; la ferme d'où il venait n'était pas bien éloignée d'un gros bourg où se trouvait une école, et il y avait tout simplement envoyé Mlle Lise, sa Lisette, comme il l'appelait, pour apprendre les choses qu'une femme a besoin de savoir, parmi celles qui se trouvent dans les livres. A présent, à seize ans qu'elle avait, elle s'occupait du ménage avec sa mère, travaillait de ses mains et ne craignait pas de se hâler le teint au soleil : François se rappelait l'avoir vue de loin, au temps de la fenaison, suivant les faucheurs, un râteau à la main, et retournant lestement l'herbe sur le pré.

Il la revit bien mieux quand il fit la moisson dans les champs du père Mathurin. Elle était là dès le matin, surveillant les ouvriers, s'occupant des petits enfants que leurs mères avaient amenés pour ne pas les laisser seuls à la maison, encourageant les uns, gourmandant les autres, gaiement, sans paroles blessantes; toujours prête

à verser un coup à boire à un homme qui mourait de soif, ou à faire reposer un vieux qu'elle voyait à bout de ses forces. Ah! il est sûr qu'avec sa peau brune, ses pieds chaussés de sabots, mise guère mieux que ses servantes, elle ne ressemblait pas aux demoiselles des autres fermes, parées de robes de soie et de bijoux d'or, avec une peau blanche comme du papier, qu'elles frottaient d'une espèce de farine pour la faire paraître encore plus blanche; mais elle valait un peu mieux que les autres, pour sûr.

Elle s'approcha de François, à un moment où il venait d'achever un sillon et où il se redressait pour se reposer un peu le dos.

« Voulez-vous boire un coup, mon brave gars? » lui dit-elle en lui tendant un verre.

Elle portait à son bras un panier où il y avait des verres, et elle tenait de la main droite un grand pot de cidre. François prit le verre, en la remerciant, et posa sa faucille sur les javelles, pour boire à son aise le cidre qu'elle lui versait. Il se dit même que le fermier Mathurin devait mettre bien du soin à faire son cidre, car il n'en avait jamais bu d'aussi bon.

Quand les moissonneurs se réunirent pour le repas de midi, François admira combien Lise était alerte et adroite, et comme elle allait vite à servir la soupe. Une des moissonneuses, toute



Elle s'occupait des petits enfants des moissonneurs.

pâle et maigre, avec un air misérable, commençait à donner de sa portion à son enfant.

« Non, non, lui dit-elle, vous n'en avez pas trop pour vous : je vais donner au petit une écuellée de soupe. »

Il fallait voir la figure du petit et celle de sa mère, et sa figure à elle aussi ! ils avaient tous les trois l'air aussi content les uns que les autres, quoique ça ne fût pas pour le même motif.

Quand tout le monde eut mangé, elle fit encore le tour du cercle en versant à boire ; puis, comme elle pouvait bien avoir soif, elle aussi, elle avait assez travaillé pour cela, elle emplit un verre pour elle. François se trouvait juste à son côté ; il voulut faire une politesse à cette brave fille, et il leva son verre avant de boire, en lui disant :

« A votre santé, demoiselle ! »

Lise le regarda, sourit, et, au lieu de faire des mines comme bien d'autres n'y auraient pas manqué, elle choqua son verre contre celui de François, en disant :

« A la santé du père Pierre et de la mère Suzon !

— Vous me connaissez donc? lui demanda François tout surpris.

— Certainement! répondit Lise d'un ton de bonne humeur ; je connais tous les bons ouvriers et les honnêtes gens de par ici. »

François fut très reconnaissant de ce que Lise avait bu à la santé de ses vieux amis.

« Si c'est une manière de me faire plaisir et de marquer que dans sa famille on me regarde comme un bon travailleur, elle ne pouvait pas trouver mieux, se dit-il, et c'est une fille qui a bien du jugement et un brave cœur. »

Il ne manqua pas de raconter l'aventure à Pierre et à Suzon, qui en furent tout réjouis : rien ne flatte les vieilles gens comme d'apprendre que de nouveaux arrivés, qui ne les connaissent pas, rendent hommage à leur bonne réputation. Ils questionnèrent beaucoup François, pour savoir comment était Lise, et ils louèrent fort M. Mathurin et sa femme d'avoir si bien élevé leur fille.

VII

Vous le savez aussi bien que moi, il n'y a pas que de bons moments dans la vie, et c'est souvent quand on y pense le moins que le malheur arrive. Un jour du printemps suivant, comme le père Pierre s'en allait avec François voir si l'herbe était bonne à faucher, il lui prit tout à coup un éblouissement; il vit tout tourner autour de lui, et, sans savoir comment cela s'était fait, il se trouva par terre.

« Qu'avez-vous, père Pierre? » lui demanda vivement François en se baissant pour l'aider à se relever.

Mais Pierre ne lui répondit point : il était sans connaissance, aussi muet et immobile qu'un mort. Et François, après lui avoir frappé dans les mains, lui avoir secoué de l'eau à la figure avec une poignée de grandes herbes trempées de rosée, et avoir essayé de tout ce qui lui vint à l'idée pour

le ranimer, finit par le charger sur ses épaules pour le rapporter à la maison.

Tout en marchant, il pensait au chagrin et à la peur qu'aurait la pauvre Suzon, quand il entendit une voix de femme, jeune et gaie, chanter un branle dans un champ qui bordait le chemin. Et presque aussitôt la chanson cessa; deux mains écartèrent les branches folles de la haie, et la tête brune de Lise apparut dans le feuillage.

« François ! oria-t-elle, qu'est-il donc arrivé?

— C'est le père Pierre qui est tombé en faiblesse tout d'un coup et que je n'ai pas pu faire revenir. Je le rapporte chez nous; mère Suzon s'y prendra peut-être mieux que moi.

— Mais ça va lui faire un effet terrible, de vous voir arriver comme ça! Je cours devant pour la prévenir : c'est la petite maison à toit rouge, sur la gauche, dans les champs, n'est-ce pas?

— Oui, demoiselle; grand merci de votre bonté! »

Lise fit un signe de la tête comme pour dire que ça ne valait pas un remerciement, et elle prit sa course jusqu'à la première barrière, d'où elle descendit sur le chemin.

Quelle vaillante fille cela faisait! Elle ne connaissait pas la mère Suzon; pourtant elle se chargea sans hésiter d'une commission si pénible; et elle s'y prit si bien, que, quand François arriva, il



La petite maison à toit rouge.

trouva la pauvre vieille pleine de courage et prête à soigner son mari, au lieu de se répandre en lamentations. Le lit était prêt, et Lise aida à y coucher le vieux Pierre.

« Il faut le médecin, vite! dit-elle ensuite à



La Grise partit au grand trot.

François. Passez d'abord chez nous, et donnez ce papier-là à mon père. Je reste avec la mère Suzon. »

François prit le papier qu'elle lui tendait. Elle y avait écrit : « Mon cher papa, le vieux Pierre est tombé en paralysie. Prête la Grise à François pour qu'il aille plus vite chercher le médecin. » Elle pensait à tout ce qui pouvait être utile.

Par malheur, la Grise eut beau conduire au grand trot François chez le médecin, et le médecin eut beau venir sans tarder d'une heure, le pauvre père Pierre ne reprit que sa connaissance, mais point ses forces ni son activité. Pendant un mois il resta aussi inerte qu'un enfant au maillot; puis il réussit à remuer un peu un bras, un peu une jambe, à pouvoir être assis sur une chaise, à laquelle François ajusta des bras pour en faire une espèce de fauteuil, car il serait tombé de côté s'il n'eût pas été soutenu; il finit même par faire quelques pas, soutenu par François et s'appuyant sur une canne; mais il resta perclus sans espoir de guérison, et bien triste de n'être plus bon à rien, car c'était un homme juste, et il avait toujours été un rude travailleur.

De fait, son ouvrage manquait terriblement dans la maison. On aurait pu croire, par le passé, qu'il ne faisait rien, car François était toujours à lui ôter l'ouvrage des mains et à l'envoyer se reposer; mais, quand il fut impotent, on s'aperçut qu'il avait l'habitude de se charger d'une quantité de petites besognes qui ne paraissaient guère, mais qui se trouvaient faites et qui rendaient grand service; on pouvait en juger maintenant au temps qu'elles prenaient. Et puis il fallait le soigner, le servir, et la pauvre mère Suzon ne s'en serait jamais tirée, si François ne se fût évertué à lui faciliter sa

tâche. Il allait faire la besogne des champs, il revenait pour lever le malade, soigner les bêtes, tirer l'eau, fendre le bois, apprêter tout ce qu'il fallait à la mère Suzon, pour qu'elle eût tout sous la main et ne fût pas obligée de s'éloigner de son mari. Toutes ces allées et venues prenaient beaucoup de temps, et François avait bien de la peine à venir à bout de tout. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne pouvait plus se louer pour travailler chez personne. Il le regrettait, car le père Pierre avait besoin d'une bonne nourriture : François, avec ses petites économies de l'été précédent, pouvait lui acheter un peu de viande et de vin; mais elles n'étaient pas lourdes, ses économies, et comment ferait-il quand elles seraient épuisées? Il voyait aussi avec inquiétude que la mère Suzon se fatiguait beaucoup : ce métier de garde-malade, ajouté à toute sa besogne, c'était dur pour une femme de son âge. Si elle allait tomber malade, elle aussi? Le pauvre François était bien tourmenté.

Lise était revenue souvent, tant que le père Pierre était resté au lit, et dans ses visites elle ne se contentait pas de demander des nouvelles du malade. Elle jetait un regard de tous les côtés dans la maison, voyait du premier coup ce qu'il y avait à faire et se mettait à l'ouvrage. Elle allait vite et faisait bien : la mère Suzon avait du repos,

les jours où elle était venue. Mais, quand le malade put être levé tous les jours, sans espoir de reprendre jamais son ancienne vie, et qu'il fut bien décidé qu'il faudrait s'arranger désormais de le garder infirme, Lise revint moins souvent : elle ne manquait pas de besogne chez elle non plus, car on était au plus fort des travaux d'été. Elle finit même par ne plus venir du tout, parce qu'il y eut des malades à la ferme et qu'il lui fallut les soigner et travailler double. Son aide et ses visites manquaient bien au pauvre François.

VIII

Mais ce n'était pas fini. Un jour, vers la Saint-Martin, la mère Suzon, qui était allée au lavoir, rentra toute grelottante, ayant à peine la force de porter son paquet de linge. Elle avait une grosse fièvre, et François se hâta de la faire coucher, de lui faire boire de la tisane et de la couvrir de tout ce qu'il put trouver de chaud dans la maison. Mais, quand le frisson fut passé, elle devint brûlante et se mit à tousser d'une grosse toux. Et puis elle était comme engourdie et ne paraissait pas reconnaître François, à moins qu'elle n'eût pas la force de lui parler ni de le regarder. « Si elle allait mourir ! » pensa François; et cette idée lui porta un coup au cœur. Il se rappela, et cela lui apparut vivement, d'une seule vue, toutes ses bontés depuis le jour où elle l'avait apporté dans sa maison, évanoui et mourant, ses soins, sa tendresse, jusqu'à sa manière de le regarder, au son de sa

voix quand elle disait : « Mon brave garçon,... mon fils François... », et, songeant qu'elle pouvait disparaître de ce monde et le laisser sans personne qui l'aimât, puisque le père Pierre, qui baissait de plus en plus, n'avait plus conscience de grand'chose, il se mit à pleurer comme un enfant.

Pleurer, ça n'avance à rien; et François renfonça bientôt ses larmes.

« Il faut que j'aille chercher le médecin, » se dit-il.

Pour cela il fallait laisser ses deux malades tout seuls, et François tremblait en songeant à ce qui pouvait arriver pendant qu'il ne serait pas là. Il allait pourtant partir, le cœur gros, lorsque la porte s'ouvrit et Lise entra.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-elle. On m'a dit qu'hier au lavoir la mère Suzon était malade, et que les voisines lui avaient lavé son linge pour qu'elle pût rentrer plus vite chez elle; et je viens voir si je peux lui être bonne à quelque chose.... Oh! comme ses mains sont chaudes, et comme elle est rouge! Est-ce qu'elle dort toujours? Elle a une grosse fièvre, bien sûr! Courez vite chercher le médecin, François; je resterai auprès d'elle. Il y a longtemps que je n'ai pu venir, nous avons eu des malades, nous aussi; mais à présent vous pouvez compter sur moi....

Allez vite, François, et bon courage! nous la tirerons de là! »

Elle lui souriait pour l'encourager, et François se sentit tout ragaillardi. Il ramena le médecin trois heures après, car il demeurait loin; mais le



Les voisines lui avaient lavé son linge.

médecin ne le rassura pas du tout. La mère Suzon avait une fluxion de poitrine, et de la plus mauvaise espèce, encore! Elle fut un mois entre la vie et la mort, et l'on peut bien dire que ce fut Lise qui la sauva. Certainement François la soignait de son mieux et n'y épargnait pas sa peine; mais Lise avait des mains adroites et lestes qui retournaient la malade sans presque qu'elle les sentît; et elle préparait une tisane, un cataplasme, elle posait un emplâtre en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à François pour réunir seulement les objets dont on avait besoin. Et gaie, et propre,

avec cela! En un tour de main elle avait tout mis en ordre dans la chambre; et, quand François rentrait (il était bien obligé de s'en aller travailler aux champs, pour le labour, les semailles et le reste), il la trouvait assise près de la fenêtre, raccommodant les nippes du père Pierre, ou même les siennes, à lui. La bonne fille! Comme elle avait l'âme juste, elle ne voulait pas non plus laisser en souffrance l'ouvrage de sa propre maison, et elle prenait sur ses nuits pour qu'il ne manquât rien à personne. Sa mère lui demanda un jour pourquoi elle se donnait tant de peine pour des gens qui ne lui étaient rien.

« Est-ce qu'ils sont quelque chose à François? répondit-elle. Il fait pour eux autant que s'ils étaient ses père et mère; je trouve que c'est une honte de laisser tout ce fardeau-là sur ses épaules, et je tâche de lui venir en aide. »

Sa mère la laissa faire, et elle envoya une servante de la ferme pour la remplacer de temps en temps; mais la servante ne pouvait que laver le linge et s'occuper des gros ouvrages : la mère Suzon ne voulait être soignée que par Lise, qu'elle avait prise en amitié. Les malades ont leurs idées, qui ne sont pas toujours bien raisonnables; il faut avoir de l'indulgence pour eux, surtout quand ils ont passé leur vie à s'occuper d'autrui, ce qui était le cas de la mère Suzon.

Et François? Ce temps-là lui fut un fameux apprentissage de toutes choses; car vous pensez bien qu'il faisait le plus possible de toute espèce d'ouvrage, pour en laisser le moins possible à Lise. C'est pourquoi il devint une vraie femme de ménage, habile à faire la soupe, à s'occuper de la laiterie, à battre le beurre, à laver la vaisselle et même le linge. Il eut de la peine à apprendre à coudre, il n'avait pas les mains tournées à cet ouvrage-là; pourtant il fit réflexion qu'il y a des tailleurs, et que, puisque les tailleurs cousent, il pouvait bien coudre aussi; et il s'y mit résolument. C'est égal, il n'y aurait pas gagné sa vie : heureusement qu'il n'y avait pas de fines coutures à faire dans cette maison-là. Vous riez? Il prouvait sa bonne volonté, toujours. Pourtant il ne réussit pas à apprendre à tricoter; il aurait fallu que quelqu'un lui montrât, et il n'osait pas demander une leçon à Lise; il craignait qu'elle ne se moquât de lui. Après tout, les pauvres vieux n'usaient guère leurs bas : François pouvait bien se passer de tricoter.

La mère Suzon ne mourut pas de sa maladie, mais elle resta en langueur, toute faible et engourdie. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de tenir compagnie à son vieux mari, de le servir, de l'aider à boire et à manger, car il ne s'en serait pas tiré seul, n'ayant plus qu'une main de bonne;

mais il ne fallait pas compter sur son ouvrage, tant elle était vite épuisée pour avoir épluché des pommes de terre ou essuyé trois assiettes. Heureusement elle ne souffrait pas trop de son oisiveté. C'est un véritable bonheur, quand le désir de travailler s'en va en même temps que les forces ; la mère Suzon, qui avait été si active dans son temps, sentait que ce temps était fini, et qu'elle n'avait plus qu'à se reposer un peu avant de quitter tout doucement ce monde.

IX

Cela dura un an; quand l'automne revint, elle se remit à tousser; elle s'affaiblit tout l'hiver, et au printemps François s'aperçut que ses jambes enflaient. Il fit revenir le médecin, qui secoua la tête et n'ordonna rien du tout. « C'est le commencement de la fin, » dit-il à François; et cela lui fit autant de peine que s'il se fût agi de sa propre mère.

Ce ne fut pourtant pas elle qui partit la première : une nouvelle attaque emporta le père Pierre en quelques heures. Il eut le temps, avant de perdre connaissance, de dire au curé, qui était venu le visiter : « Ce brave François,... faire mon testament... », mais il ne put s'expliquer davantage. François, le curé et le médecin comprirent tous les trois qu'il aurait voulu faire son testament en faveur de son fils d'adoption; mais, comme ce n'était pas écrit, cela ne pouvait servir

à rien. François n'en fut pas moins touché et reconnaissant de ce que le vieillard, qui depuis si longtemps ne parlait plus et n'avait plus l'air de raisonner, lui avait donné sa dernière pensée. Deux jours après, la mère Suzon trépassa à son tour.

Cependant, au village et dans les fermes des environs, on s'occupait beaucoup des affaires de François, et l'avis général était que le petit bien des deux vieillards devait lui revenir. Il les avait servis et soignés depuis cinq ans, il avait travaillé pour eux sans recevoir de salaire, il avait rempli, disait-on, toutes les obligations d'un bon fils, il devait donc en avoir tous les droits : qui pourrait lui disputer l'héritage? Quelques fermiers qui connaissaient les lois répondaient qu'il n'y avait aucun droit, et que le gouvernement mettrait la main dessus, s'il ne se présentait pas d'héritiers légitimes. Les disputes là-dessus ne durèrent pas longtemps : un neveu et une nièce du père Pierre, qui ne s'étaient jamais occupés de lui pendant sa vie, sous prétexte qu'ils n'habitaient pas le pays et qu'ils avaient assez de leur propre ménage, furent bien vite instruits de sa mort et arrivèrent pour recueillir l'héritage. Je dois dire que le curé essaya de leur montrer l'injustice de leur conduite; il leur répéta les dernières paroles du défunt; il leur fit certifier par le médecin et par

plusieurs personnes notables que l'intention des vieux époux avait été de laisser leur bien à François; ils ne voulurent rien entendre; et, toujours répétant : « Y a-t-il un écrit? Qu'on nous montre un écrit! » ils prirent possession de la maison et prièrent François de chercher une place ailleurs. Il est vrai qu'ils lui offrirent de lui payer son dernier mois de gages, mais, comme François n'en avait jamais eu, ce point-là fut vite réglé.

Je ne vous dirai pas qu'il eut le cœur bien gai, le pauvre François, quand il sortit, son paquet au bout d'un bâton, de la petite maison où il avait passé cinq années. Il les revoyait toutes en bloc, ces cinq années-là, et, en dépit de tout ce qu'il y avait peiné et souffert de fatigue, elles lui apparaissaient comme les plus heureuses de sa vie. Ces deux chers vieux qui l'avaient aimé, comme il pensait à eux! comme il envoyait après eux, dans l'autre vie où ils étaient allés, toutes les tendresses de son cœur! A présent personne ne se souciait plus de lui. Il n'était pas inquiet pour son existence : fort et bon travailleur comme il était, il trouverait toujours à gagner son pain, mais de l'affection, où en trouverait-il? Il s'arrêta un instant avant de s'éloigner, et se retourna pour regarder le toit qui ne fumait plus, la cour qu'il avait enclose d'une haie d'aubépine qui allait fleurir pour d'autres, les champs qu'il avait ense-

mencés et qui promettaient une si belle récolte! et ces arbres, ces sentiers, ces buttes, ces fossés qu'il connaissait si bien, qu'il savait par cœur, qu'il revoyait les yeux fermés rien qu'en y pensant! Et puis il se mit en marche avec un gros soupir.

Il ne savait pas bien où il voulait aller; il ne se souciait pas de rester là, et pourtant il n'avait pas envie de rentrer dans les villes et de s'y placer comme journalier ou domestique. Il avait repris goût à la campagne et aux travaux des champs; il pensa que dans la saison présente il trouverait facilement de l'emploi dans quelque ferme, et que, quand il aurait fait ses preuves, il obtiendrait sans doute d'y rester à l'année. Mais, pour se placer dans un endroit où il ne serait pas connu, il lui fallait des certificats de bonne conduite; et il résolut d'aller au village les demander au maire, au curé et à des propriétaires qui l'avaient employé et pouvaient répondre de lui.

Pour se rendre au village, il lui fallait passer à une portée de fusil de la ferme des Mathurin. Quand il aperçut à travers les arbres à peine feuillés les toits des bâtiments, la tourelle du pigeonnier et les hautes meules de paille qui se dressaient près des étables, il se dit qu'il ne pouvait vraiment pas quitter le pays sans avoir dit adieu à des gens qui étaient si charitablement

venus en aide à ses vieux amis, et sans remercier Mlle Lise de toutes ses bontés. Il avait pourtant décidé qu'il n'en ferait rien : il savait bien qu'il y a des personnes qu'il vaut mieux ne pas revoir, de peur d'avoir ensuite trop de peine à les quitter. Mais la vue de la ferme lui fit oublier ses résolutions, et il entra dans le chemin bordé de haies d'aubépine qui y conduisait.

L'aubépine commençait à fleurir. Machinalement, François en cueillit un brin tout frais et joli avec ses feuilles vert tendre, ses petits boutons ronds et rosés, et ses fleurs à demi ouvertes, qui sentaient bon l'amande amère. Il arriva ainsi à la ferme, roulant sa branchette entre ses doigts, et la première personne qu'il vit, ce fut Lise, son grand tablier relevé autour d'elle et plein de grain, qu'elle prenait à poignées pour le jeter aux poules. Son père sortait à ce moment de la maison, ses sabots aux pieds et son bâton à la main : il s'en allait visiter ses cultures.

« Hé! dit-elle, voyez donc, père, voilà François : s'en va-t-il à la louée, avec sa branche d'aubépine? »

Elle parlait ainsi pour plaisanter, car elle ne savait pas où en étaient les affaires du pauvre François. Comme la ferme des Mathurin était assez éloignée du village, on n'y avait pas entendu parler de l'arrivée des héritiers du vieux

Pierre; d'ailleurs cela n'avait pas fait grand bruit, et ils n'avaient pas eu besoin de la justice pour se faire rendre leur bien : François le leur avait remis dès qu'ils s'étaient présentés. Lise trouvait tout naturel que François eût le bien, puisqu'il avait soigné ses maîtres et qu'ils avaient eu l'intention de le lui laisser; et elle parlait de la branche d'aubépine parce que c'est l'usage dans le pays que les garçons et les filles qui cherchent une place en portent une à leur corsage ou à leur chapeau. Elle fut donc bien étonnée lorsque François lui répondit :

« Vous dites plus vrai que vous ne pensez, demoiselle. Les neveux du père Pierre sont arrivés hier soir, ils ont pris possession de leur héritage, et moi je n'ai pas voulu partir sans remercier vous et votre famille de toutes vos bontés pour ces chers vieux qui sont morts....

— Oh! pas possible! murmura Lise toute saisie. Père, l'entendez-vous?

— Oui, je l'entends. C'est un peu fort, mais voilà : il y a des lois. On ne peut rien contre la loi.... Mais pourquoi voulez-vous aller loin d'ici, François? est-ce que vous croyez que vous ne trouveriez pas une bonne place dans le pays?

— Peut-être bien, monsieur Mathurin; même il y a des fermiers qui m'avaient fait des offres autrefois,... vous pensez bien que je ne les aurais

pas acceptées, je ne voulais pas quitter le père Pierre et sa femme. Mais il me semble que cela me ferait quelque chose de rester ici à présent....

— Et vous aimez mieux aller chez des gens qui ne vous connaîtront pas, qui vous traiteront en étranger, au moins jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de comprendre ce que vous valez? Ce n'est pas ça qu'il vous faut; ce qu'il vous faut, c'est une place où vous soyez tout de suite de la maison, une place chez des gens qui aient déjà de l'estime et de l'affection pour vous.... François, j'ai besoin d'un garçon de ferme : voulez-vous entrer chez moi?

— Oh! monsieur Mathurin! » dit François tout bouleversé.

Il ne put pas trouver autre chose; mais, voyant la main du fermier tendue grande ouverte devant lui, il y mit la sienne en frappant de toutes ses forces : l'accord était conclu.

Quand François se retourna pour chercher Lise, il ne la trouva plus; elle avait couru annoncer la nouvelle à sa mère, qui arriva sur le seuil de sa porte pour souhaiter la bienvenue à son nouveau serviteur. En une heure François fut installé, promené dans toute la ferme, mis au courant de son ouvrage; il s'y employa de son mieux et acheva le cœur satisfait cette journée, qui avait commencé si tristement.

X

Il se passa une année, pendant laquelle il se trouva parfaitement heureux. Il tâchait de contenter ses maîtres, et il y réussissait, car le fermier lui marquait la plus grande confiance et disait de lui tout le bien qu'on peut imaginer.

Il y avait donc un an qu'il était dans cette maison, lorsqu'un gros meunier, non pas des environs, mais d'une quinzaine de lieues de là, vint faire visite à M. Mathurin. Il parla d'acheter le poulain, que le maître ne pensait point à vendre, et du blé, s'il y en avait de trop à la ferme; mais il avait une autre idée en tête, et il demanda à voir les bêtes aux champs, pour pouvoir causer à part avec M. Mathurin. Ce meunier avait un fils qu'il désirait marier, et on lui avait parlé de Lise comme d'un bon parti et d'une bonne travailleuse. Le garçon n'était pas dépourvu



Un gros meunier vint rendre visite à M. Mathurin

de bien; si M. Mathurin croyait que l'affaire pourrait s'arranger, les jeunes gens feraient connaissance pendant l'été, en se voyant le dimanche, et se marieraient à l'automne, quand toutes les récoltes seraient rentrées.

Lise avait souvent été demandée, car il n'y avait qu'une voix sur son compte dans le pays; elle avait toujours refusé, et l'on commençait à la trouver bien difficile. Cette fois-là, son père s'y prit d'une drôle de façon. Il entra dans la cuisine, où François était en train de souper; car il avait travaillé après tous les autres gens de la ferme pour terminer un ouvrage pressé, et il n'était rentré qu'après la fin du repas. François fut bien étonné, et bien mal à son aise aussi, quand M. Mathurin commença à parler à sa femme et à sa fille de la demande du meunier; et il se leva par discrétion pour s'en aller, laissant son souper sur la table.

« Reste là, garçon! lui dit le fermier d'un ton d'autorité : tu ne me gênes pas pour ce que j'ai à dire. Eh bien, vous, les femmes, qu'en pensez-vous?

— Mais je croyais... » commença Mme Mathurin d'un air étonné.

Lise lui mit sa main sur la bouche, et, se tournant vers son père :

« Père, vous ne connaissez pas ce jeune

homme, vous ne pouvez pas savoir si c'est le gendre qu'il vous faut. Nous ne savons pas s'il est bon, courageux, dur à la fatigue, travailleur, honnête, dévoué, toujours prêt à se donner de la peine pour son prochain, sans réclamer de récompense.... Voilà comment doit être votre gendre, père, n'est-ce pas? »

Elle souriait et sa mère aussi. Le père se mit à rire tout de bon.

« Viens ici, François, mon garçon! L'as-tu entendue? Lui en faut-il, dans son mari, des qualités? Pour ma part, je ne connais qu'un garçon qui les ait toutes, et je suis prêt à lui donner Lise, s'il veut bien la prendre.... François, je pensais déjà grand bien de toi il y a un an; voilà un an que je t'observe, et j'en pense encore davantage.... Veux-tu devenir mon gendre? »

Ici le vieux Michel suspendit un moment son récit. Sa voix s'était enrouée : peut-être était-ce la fatigue, ou peut-être était-il ému de ce qu'il racontait, car il reniflait de temps en temps, et ses yeux étaient plus brillants qu'à l'ordinaire, comme s'ils eussent été humides. Il reprit :

« Ah! quel moment! J'étais tout étourdi de bonheur. Je n'avais jamais osé espérer cela, jamais! Il paraît que je n'eus pas l'air de quelqu'un qui refuse, car Mme Mathurin prit ma

main, qui pendait toute tremblante à mon côté; elle y mit celle de Lise et la ferma dessus....

— Comment, *je*? Vous avez dit *je*! C'est donc votre histoire? s'écria Lucas.

— Eh oui! c'est moi François, et voilà Lise, ma bonne femme! Il y a si longtemps que ces choses-là sont arrivées! il n'y a plus personne dans la commune qui s'en souvienne. Mais, voyez-vous, le jour dont je parle, je me dis que si j'avais fait quelque bien, j'en étais joliment payé.

— D'autant plus que vous ne l'aviez pas fait pour la récompense, père, dit Germaine. Que je suis contente d'avoir entendu votre histoire et celle de mère Lise! C'est bien dommage que les enfants soient couchés; mais je me rappelle bien tout ce que vous avez dit; je leur raconterai cela demain, pour leur donner envie de vous ressembler.

— Allons, reprit le maire en se levant, c'est décidé, nous adoptons les trois orphelins. Pourvu qu'ils deviennent de bons sujets!

— Si cela arrive, Lucas, ce sera notre récompense, répliqua gravement le vieux Michel; si cela n'arrive pas, ce ne sera pas notre faute, et nous n'aurons pas à nous reprocher d'avoir manqué de charité envers eux. Ce qu'il y a toujours de plus sûr en ce monde, voyez-vous, c'est de commencer par faire son devoir. »

FERMA CONTRE PAGLIATI

I

Il était de notoriété publique, dans le village de San-Lorenzo, que les Pagliati et les Ferma étaient ennemis jurés. Pourquoi? nul n'eût su le dire au juste; ils étaient cousins, à un degré fort éloigné, il est vrai, mais enfin ils sortaient de la même souche, et ils auraient dû vivre comme de bons parents. Mais autrefois, il y avait si longtemps que personne ne savait quand c'était arrivé, un Ferma avait causé un grave préjudice à un Pagliati. Le Pagliati s'était vengé, comme de juste, ou avait chargé ses enfants de sa vengeance; les Ferma avaient riposté, et finalement tout Pagliati était élevé dans la haine des Ferma, lesquels de leur côté apprenaient à leurs enfants la haine des Pagliati, en même temps que leur propre nom. De sorte qu'il n'y avait pas de

raison pour que cela finît plus tôt que le monde.

Les familles prospèrent et déclinent sans qu'on sache pourquoi. Il y avait eu à San-Lorenzo beaucoup de Pagliati et beaucoup de Ferma; il vint un moment où la famille Pagliati se trouva réduite à trois personnes, une veuve et deux enfants, pendant que les Ferma n'étaient plus représentés que par le vieux Pasquale et son fils Silvio. Mais la haine entre les deux familles restait toujours aussi vivace, et le vieux Pasquale Ferma disait à son fils, en montrant le poing à l'extrémité du village où habitaient les Pagliati :

« Ces misérables ! ils ne grandiront donc pas, pour que je leur fasse payer tout le mal qu'ils nous ont fait ! Je ne vivrai peut-être pas assez pour cela, car on ne peut pas s'attaquer à des enfants, et ceux-là n'ont pas vingt ans à eux deux. Mais toi, tu es jeune, tu auras le temps de nous venger ! »

Et il racontait à Silvio tous les griefs des Ferma contre les Pagliati : il y avait un de ces derniers qui avait ruiné un Ferma; un autre avait fait arrêter par les carabiniers Giuseppe Ferma, très honnête brigand en son temps ; on avait compté deux Pagliati qui étaient pour les Autrichiens et qui n'avaient pas voulu se battre pour l'Italie, dans la guerre de l'indépendance ; dans

une rixe, Carlo Ferma avait reçu *una coltellata* de Menico Pagliati, le grand-oncle des Pagliati actuels, etc., etc. Le chef de la famille Pagliati aurait pu conter à ses enfants des histoires tout aussi tragiques contre les Ferma; mais le chef des Pagliati était mort, et sa veuve, qui n'était pas de San-Lorenzo, ne connaissait pas ces histoires-là. Le petit Giacomino Pagliati grandissait donc sans sucer avec le lait la haine des Ferma; c'était un bel enfant blond, gai et tendre, disposé à aimer tout le monde, et qui avait bien de la peine à détester quelqu'un ou quelque chose.

Mais, si la veuve ne dressait pas son fils en vue de la vengeance future, du moins elle redoutait beaucoup les Ferma, et elle veillait sans cesse sur ses enfants et ne leur permettait pas de s'éloigner d'elle. Ils n'auraient eu qu'à rencontrer un de ces méchants Ferma, le père ou le fils! Qui pouvait savoir de quoi ces gens-là étaient capables? Aussi Oliva Pagliati et son petit frère n'avaient-ils point la liberté de courir les champs, d'errer dans la montagne et au bord du lac, comme les autres enfants du village; et cette suite de privations n'était pas faite pour bien les disposer en faveur des Ferma. Giacomino, doux et timide, était devenu craintif à l'excès; il se cachait dès qu'il apercevait l'ombre du père Ferma ou de Silvio. Sa sœur Oliva, plus âgée

que lui de six ans, lui faisait honte de sa couardise. Elle lui répétait ce qu'elle savait de leurs griefs contre les Ferma (elle avait bonne mémoire et n'avait point oublié les récits de son père), et elle finissait toujours par dire : « Ah! si j'étais un homme! Mais toi, tu n'as pas de sang dans les veines! »

Giacomino l'apaisait à force de caresses; et la grande sœur lui pardonnait de ne pas épouser, à six ou huit ans, les rancunes de la famille. Elle l'aimait tant! elle était fière de sa beauté, de sa douceur, de sa grâce; elle l'avait, tout petit, soigné et protégé, si bien qu'il lui semblait être un peu sa mère. « Il est si jeune, se disait-elle, il y a des choses qu'il ne peut pas encore comprendre; mais je suis là! Que ces Ferma viennent s'attaquer à lui : ils auront affaire à moi! Je voudrais qu'ils y vinssent! »

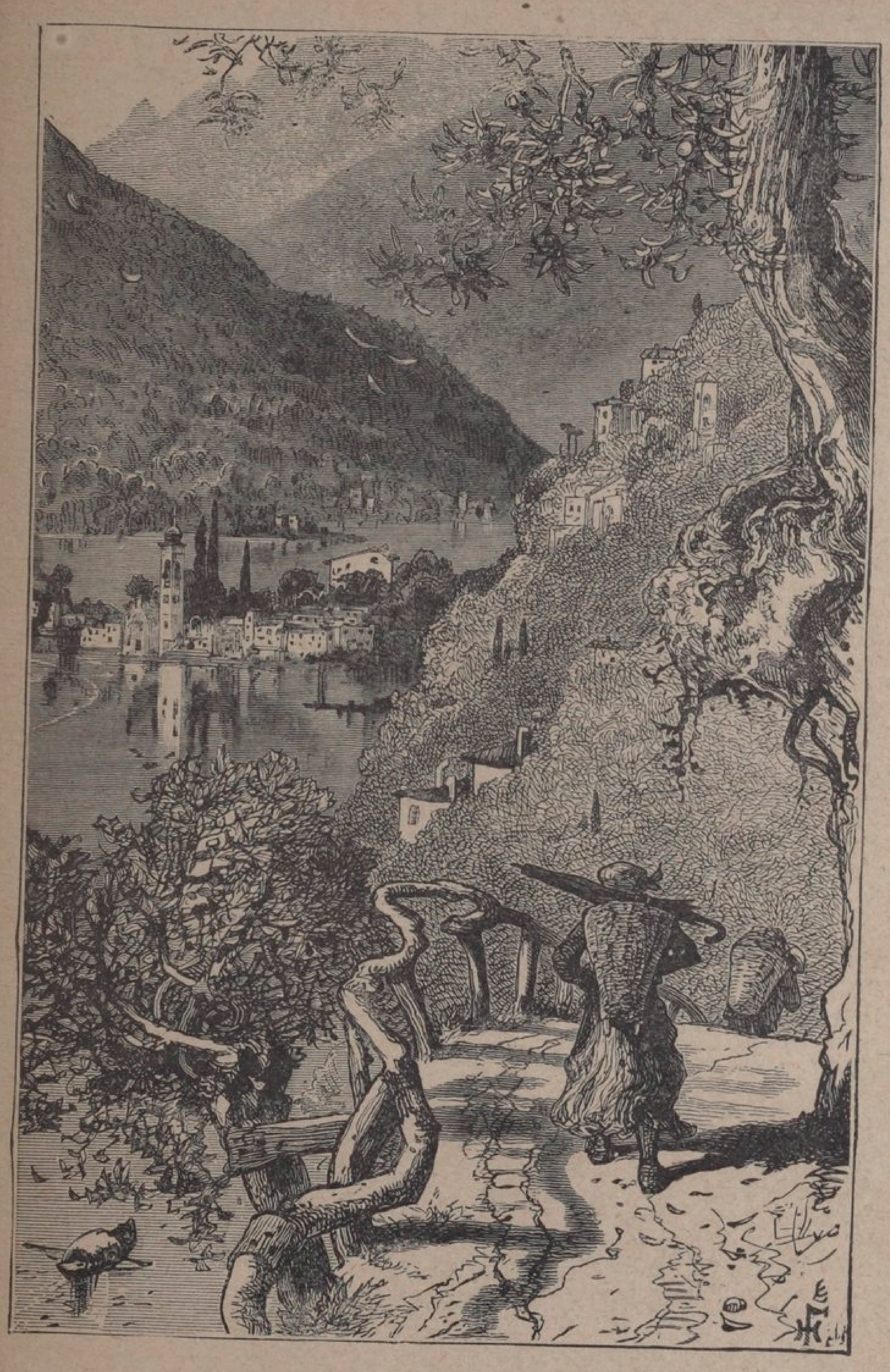
Les années s'écoulèrent; Silvio Ferma fut pris pour la milice, et, pendant qu'il portait le petit chapeau à plumes de coq des bersaglieri, il eut le malheur de perdre son père. Les dernières paroles du vieux Pasquale exprimèrent, avec le regret de ne pas embrasser Silvio, celui de n'avoir pas travaillé pour son propre compte à la vengeance des Ferma.

Son service militaire achevé, Silvio Ferma revint au pays et rentra dans la maison pater-

nelle. Il la trouva bien vide et bien triste; si triste, qu'il songea à la quitter de nouveau, à reprendre l'uniforme, ou à s'expatrier. Pourtant il aimait son village, la vue du beau lac de Garda, la montagne dont ses pieds d'enfant avaient foulé les sentiers; au bout de quelques jours il eut épuisé l'amertume de ses souvenirs, et il n'en sentit plus que la douceur. Il se remit au travail, il retrouva d'anciens amis, et il ne songea plus à quitter San-Lorenzo. Pourquoi n'y resterait-il pas? Où peut-on être heureux, si ce n'est dans son village natal, au sein d'un beau pays, dans la maison qu'ont habitée vos aïeux, sur la terre qu'ils ont cultivée, sous les arbres qu'ils ont plantés? Silvio se dit tout cela; et il commença à faire des projets d'avenir. Il allait d'abord remettre en bon état son bien, que des voisins avaient soigné d'une façon telle quelle depuis la mort de Pasquale; il l'améliorerait, et puis, comme un homme qui arrive fatigué d'une journée de travail a bien assez à faire de délier ses bœufs et de décharger sa charrette, sans se mettre encore à allumer le feu et à faire la polenta, il se marierait afin d'avoir une ménagère; et il se voyait déjà, dans une vingtaine d'années, entouré d'une nombreuse famille qui vivait à l'aise sur son héritage agrandi. Les Pagliati, on doit le dire, ne tenaient pas la

plus grande place dans ses préoccupations : il les avait un peu oubliés au régiment.

Mais les Pagliati ne l'oubliaient pas. La veuve tremblait jour et nuit depuis son retour; Oliva, toute frémissante, attendait les événements, et toutes les deux s'entendaient pour tenir clos dans la maison le pauvre Giacomino, que leur sollicitude rendait de fort mauvaise humeur. Depuis que Silvio était parti, depuis surtout que le vieux Ferma était mort, Giacomino jouissait d'une liberté sans limites; et c'était dur, pour un enfant habitué à errer du matin au soir au grand air, marchant tant que ses jambes pouvaient le porter, et dormant sous un arbre quand il se trouvait las, sans autre loi que sa fantaisie, c'était dur d'être enfermé comme un prisonnier, sans avoir commis aucun méfait. Giacomino réfléchit là-dessus; et le résultat de ses réflexions fut qu'un beau matin, en se levant, Oliva et sa mère trouvèrent la porte ouverte et l'oiseau envolé.



Il ne voulut plus quitter San-Lorenzo.

II

Pendant que la veuve s'informait de son fils auprès des voisins, qui ne l'avaient point vu, car il était parti quand tout le village dormait encore, Oliva descendait vers la maison des Ferma, située à l'autre bout du village, vers le lac. Elle voulait pénétrer chez Silvio, de force, s'il le fallait, et lui arracher son petit frère; car elle ne doutait pas qu'il ne fût le ravisseur de l'enfant. Mais la maison n'était fermée qu'au loquet, comme une maison qui n'a rien à cacher et où il n'y a pas grand'chose à voler; elle était silencieuse, et Oliva apprit d'une voisine, très surprise de la voir là, que Silvio Ferma était parti avec sa charrette et ses bœufs pour chercher du bois dans la montagne.

« Dans la montagne! pensa la pauvre fille; le petit doit y être : s'il allait le rencontrer! »

Et, toute tremblante à l'idée des malheurs qui

pouvaient arriver, Oliva prit à son tour le chemin de la montagne, à la recherche de son frère et de leur ennemi.

Pendant ce temps-là Silvio Ferma travaillait à abattre son bois, à lier ses fagots et à les charger sur sa charrette, tandis que ses bœufs broutaient l'herbe en liberté. Quand il eut fini, il s'aperçut qu'il avait chaud, qu'il avait faim et qu'il était un peu las. Naturellement aussi il avait soif, et il déboucha sa gourde pour boire. De l'eau chaude! il éloigna sa gourde de ses lèvres avec dégoût, et regarda s'il n'y avait point quelque source aux environs.

Il n'en vit pas; mais il se rappela qu'à quelque distance, en haut d'un sentier de chèvre qu'il voyait grimper en zigzag le long de la montagne, il devait y avoir une petite fontaine ombragée par des châtaigniers et entourée de roches très commodes pour servir à volonté de tables ou de sièges. L'envie lui prit d'aller y manger ses provisions : il laissa dans le chemin sa charrette et ses bœufs, et gravit lestement le sentier.

Il était écrit que Silvio Ferma ne dînerait pas auprès de la fontaine. Comme il en approchait, il aperçut, étendu sur la roche même où il se proposait de s'asseoir, le corps d'un jeune garçon dont la tête était tout ensanglantée. En deux bonds il fut près de lui; l'enfant était pâle



Silvio Ferma était parti avec sa charrette et ses bœufs.

comme un mort et ne bougeait pas. Silvio mit la main sur son cœur, qui battait faiblement; il courut à la fontaine et revint avec de l'eau fraîche, dont il lui baigna le visage; il lava et banda sa blessure, une plaie à la tête, qui lui avait fait perdre beaucoup de sang; et l'enfant ouvrit enfin les yeux.

« Ah! vous allez mieux, n'est-ce pas? s'écria Silvio. Pauvre garçon! que je suis content d'être arrivé là pour vous soigner! Vous êtes tombé d'un arbre, n'est-ce pas? Ne parlez pas; faites-moi signe seulement si vous n'avez pas de mal ailleurs qu'à la tête. Au pied? voyons! Ce n'est qu'une entorse; il n'y a rien de cassé. Allons, ce ne sera rien. Buvez un peu d'eau fraîche, cela vous remettra; et, quand vous vous sentirez assez fort, je vous emporterai en bas, où je vous mettrai sur ma charrette pour vous reconduire chez vos parents. Êtes-vous de San-Lorenzo?

— Oui,... » dit l'enfant. Il regarda un instant son sauveur, et, lui trouvant une bonne figure, il lui sourit avec tendresse et lui dit d'une voix caressante : « Comme vous êtes bon! Je vous aime bien! »

Silvio se sentit ému. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était entendu dire de telles paroles! Cette voix d'enfant lui faisait l'effet d'une musique. Il se pencha et mit un baiser sur le

front du blessé en lui disant : « Cher petit! » Puis il l'enleva dans ses bras, tout doucement, avec mille précautions, et redescendit le sentier en prenant bien garde de ne pas lui causer de secousses. Arrivé en bas, il lui arrangea sur la charrette une couche de menus branchages, de feuilles et de grandes herbes, et l'y installa le plus commodément qu'il put; puis il remit ses bœufs à la charrette, et, souriant au jeune garçon :

« Nous pouvons partir, n'est-ce pas? Quand vous serez fatigué, nous nous arrêterons un peu pour vous laisser reposer. Vos parents sont peut-être inquiets : y a-t-il longtemps que vous êtes parti?

— C'est ce matin, quand il a commencé à faire jour, répondit l'enfant.

— De si bonne heure! qu'alliez-vous donc faire dans la montagne?

— Me promener.... voilà huit jours que je suis enfermé. Pensez donc! vous n'aimeriez pas cela, vous?

— Non, bien sûr! mais pourquoi étiez-vous enfermé? Vous n'aviez rien fait de mal, n'est-ce pas? Vous n'avez pas du tout une méchante figure.

— C'est ma mère et Oliva qui voulaient m'empêcher de sortir... parce qu'elles avaient

peur de notre ennemi.... Mais moi je n'ai pas peur... et je me suis sauvé pendant qu'elles dormaient.

— Oh! le brave petit homme! C'est très bien de n'avoir pas peur; mais ce n'est pas bien de se sauver, d'inquiéter sa mère et de lui faire du chagrin. Je suis sûr qu'elle se désole à cette heure. »

L'enfant baissa les yeux avec confusion.

« J'ai eu tort,... mais, enfin, je ne pouvais pas rester toute ma vie à la maison.... Seulement, j'ai pris mon couteau; si mon ennemi m'attaque, je serai bien capable de me défendre. C'est que j'ai quatorze ans, voyez-vous! »

Silvio éclata de rire.

« C'est, en effet, un bel âge pour jouer du couteau, mon petit ami! Et votre ennemi, l'avez-vous rencontré? est-ce lui qui vous a cassé la tête et démis le pied?

— Oh non! Je me suis promené partout, très longtemps; je suis arrivé aux grands châtaigniers, j'ai vu un nid, j'ai voulu l'avoir, j'ai grimpé à l'arbre; il y avait une branche pourrie, qui a cassé, et je suis tombé. Je ne sais plus ce qui est arrivé après,... vous êtes venu et vous m'avez guéri, voilà! Voulez-vous que je sois votre ami? cela me fera tant de plaisir!

— Certainement que je le veux bien. Vous

n'aurez plus besoin de vous sauver ; vous viendrez avec moi, de sorte que votre mère ne sera plus inquiète : si votre ennemi se montre, à nous deux nous en viendrons bien à bout.

— C'est cela ! c'est cela ! cria joyeusement le jeune garçon. J'irai avec vous dans la montagne, je vous aiderai à votre ouvrage, et ma mère et Oliva n'auront plus peur. C'est qu'il est très fort, notre ennemi : il a été bersagliere ! Il est revenu au village la semaine passée. Et vous, est-ce que vous venez d'y arriver, au village? je ne vous connais pas.

— J'y suis né pourtant, dit Silvio, qui commençait à comprendre ; mais j'ai été longtemps absent. Comment t'appelles-tu, mon ami? Puisque nous sommes amis, il faut nous tutoyer et nous dire nos noms. Moi, je m'appelle Silvio.

— Et moi, Giacomino. J'ai une sœur, Oliva, plus grande que moi, qui m'aime beaucoup. Et toi, as-tu une sœur? »

Giacomino ! Oliva ! C'était bien là, Silvio se le rappelait, les noms des deux jeunes Pagliati. Comment, cet enfant si doux, si gracieux, qui se montrait si reconnaissant, qui lui offrait son amitié, c'était l'ennemi que son père lui avait appris à haïr ! Cette découverte causa tout d'abord un certain trouble à Silvio Ferma. Pendant sa première jeunesse il avait eu pour lui tenir

compagnie deux sentiments bien différents : sa tendresse pour son père, et sa haine pour les Pagliati. Depuis que son père était mort, il n'était plus resté que les Pagliati pour occuper ses pensées; et il s'était parfois demandé ce qui se passerait entre lui et eux. Il ne savait pas au juste leur âge; pourtant il supposait que la fille pouvait déjà être mariée : nécessairement son mari épouserait la querelle de la famille, ce qui lui fournirait, à lui Ferma, un adversaire à sa taille, si le garçon était encore trop jeune. Silvio s'était représenté quantité de circonstances où il aurait affaire aux Pagliati et où il devrait peut-être jouer du couteau. Et voilà qu'au lieu de cela il ne trouvait en face de lui qu'un enfant, et deux femmes que son retour remplissait de terreur. Silvio demeurait tout ahuri; il cherchait sa haine et ne la trouvait plus. Cela l'étonnait un peu : il était si habitué à vivre avec elle! mais en même temps il lui semblait qu'un grand poids était enlevé de dessus son cœur.

III

Giacomino, surpris de son silence, répéta sa question :

« Et toi, as-tu une sœur, mon ami ? La mienne est belle comme la Madone, travailleuse, et brave !

— Non, mon Giacomino, je suis tout seul, je n'ai plus de parents.

— Tout seul ! pauvre Silvio ! pas de mère, pas de sœur, personne pour t'aimer ? Mais tu m'auras, moi ! et puis tu viendras à la maison, et ma mère et Oliva t'aimeront, parce que tu m'as sauvé. Car tu m'as sauvé la vie, sais-tu ? Si j'étais resté là, j'aurais peut-être perdu tout mon sang, et les bêtes m'auraient dévoré. »

Un cri, poussé par une voix de femme, interrompit le babil de Giacomino. Sur un des sentiers de la montagne, qui venait rejoindre le grand chemin, Oliva accourait. Elle avait vu la char-

rette, elle avait reconnu son frère; que lui était-il arrivé, pour qu'on le rapportât ainsi? Sûrement son ennemi avait dû le rencontrer dans la montagne; sans doute l'enfant sans défense avait été sa victime.... Il n'était pas mort, toujours; car au cri de sa sœur il dressa la tête, et d'une voix bien vivante il appela : « Oliva! »

« Méchant enfant! répondit-elle, quelle peur tu nous as faite! Qu'as-tu? que t'est-il arrivé?

— Je suis tombé, je me suis fait mal à la tête et au pied; mais ce ne sera rien. J'ai été ramassé et soigné par mon ami : il m'a sauvé, vois-tu! c'est pour cela que je l'appelle mon ami, ce bon Silvio!

— Silvio Ferma, mademoiselle! dit le jeune homme en arrêtant ses bœufs et en ôtant son grand chapeau pour saluer Oliva, qui devint toute pâle.

— Ferma! s'écria-t-elle. Descendez mon petit frère et donnez-le-moi pour que je l'emporte. Vous ne savez pas qui vous rapportez! vous ne savez pas qui vous avez sauvé! »

Silvio sourit.

« Je m'en doute depuis quelque temps, reprit-il; nous avons causé ensemble, le petit et moi. Je ne savais pas son nom quand je l'ai ramassé évanoui sous l'arbre, c'est vrai; mais je vous prie de croire que ce n'est pas cela qui m'aurait em-

pêché de le secourir, mademoiselle Pagliati ! »

Oliva rougit, hésita; et Silvio vit briller dans sa main quelque chose qu'elle cherchait à dissimuler, et qu'elle cacha sous son tablier; c'était un couteau dont elle s'était munie à tout hasard. Il se mit à rire tout à fait.

« Vous n'aurez pas besoin de votre couteau pour défendre l'enfant : je m'en charge, puisque je suis devenu son ami. Il paraît que vous aviez grand'peur de moi? Oh ! pour lui, pas pour vous; je vois que vous êtes très brave.... Voyons, mademoiselle Oliva, tenez-vous beaucoup à ce que nous soyons ennemis? Dans nos deux familles il y a eu des gens qui se sont fait du mal : que Dieu ait leur âme et leur pardonne! mais je ne vous ai rien fait, pas plus que je n'ai à me plaindre de vous.... Et puis, Giacomino et moi, nous nous sommes juré amitié, et nous ne pouvons pas revenir là-dessus : un honnête homme n'a que sa parole. Il n'y a donc plus que vous!

— Vous avez sauvé mon frère! balbutia Oliva.

— Alors vous m'accordez un armistice, comme on dit dans l'état militaire? Ramenons ensemble le petit, en attendant l'arrangement définitif. »

La route ne parut pas longue aux troisjeunes gens. Giacomino, qui avait d'abord été très consterné en apprenant le nom de son nouvel ami, avait repris peu à peu sa gaieté en voyant que

les choses ne tournaient point mal; et la conversation était fort animée lorsque la charrette arriva devant la maison de la veuve Pagliati.

Il s'y faisait un beau tapage. Après le départ d'Oliva, la veuve, ne sachant où aller pour retrouver le fugitif, avait ameuté toutes les voisines par ses lamentations. En quelques instants, tout le village avait su que le petit Giacomino Pagliati était sur la montagne, en danger d'être assassiné par son ennemi héréditaire; et toutes les commères qui tenaient pour Pagliati contre Ferma étaient accourues chez la veuve pour lui porter des consolations, pour savoir au juste les nouvelles, et pour donner leur avis sur l'événement. Elles étaient encore là, parlant toutes à la fois et faisant autant de bruit qu'un tas de mouettes au coucher du soleil, lorsque Giacomino entra, porté par Silvio et escorté par Oliva, qui n'avait nullement l'air d'être sur le pied de guerre. Ce fut elle qui expliqua les choses à la veuve, si bien que Silvio, tout confus d'entendre son propre éloge, ne savait plus quelle figure faire.

« Qui se serait jamais attendu à pareille chose ! » dirent les voisines en s'en allant.

La plupart d'entre elles approuvaient; et une bonne âme exprima même le vœu de voir finir ainsi toutes les vieilles rancunes. Il y en eut bien

quelques-unes, attachées aux anciennes coutumes, qui hochèrent la tête en parlant du respect dû aux ancêtres, et de la peine qu'une réconciliation ferait aux mânes des Ferma et des Pagliati d'autrefois. Mais on ne les écouta guère.

Six mois plus tard, tout le village fut convié à une noce. Giacomino y porta toute la journée un bouquet plus gros que lui, et brilla au premier rang des danseurs. Il était tout glorieux d'appeler le marié « mon beau-frère »; et il répétait à qui voulait l'entendre :

« A présent que les deux familles sont réunies, il n'y aura plus jamais moyen que les Pagliati et les Ferma soient ennemis. »

FIN

1141-09. - Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. - 11-09.

